SOLDATS DE FRANCE

Magazine d'histoire militaire de
l'armée de Terre

HORS SÉRIE N°1

Été 2018

COMPAGNONS ET MASCOTTES

ÉDITORIAL

Général Dominique Cambournac
Général délégué au patrimoine de l'armée de Terre

« Quand on a eu le privilège de commander le régiment du million d'éléphants, on ne peut être insensible aux rapports entre le soldat et l'animal. Bien entendu, il a d'abord été et jusqu'à très récemment, un auxiliaire précieux pour le transport des hommes et des ressources.

Mais c'est dans son rôle de compagnon du soldat en campagne qu'il joue un rôle plus méconnu et plus attachant encore. La relation homme - animal illustre le besoin d'identité et de cohésion du groupe et contribue à renforcer le moral des combattants, qui trouvent au travers de la mascotte et de son attachement à compenser l'éloignement du foyer familial.

Ce premier numéro hors-série de Soldats de France aborde donc un sujet qui peut paraître léger, mais ne l'est guère si l'on veut bien considérer que toute contribution aux forces morales est un facteur du succès.

Enfin, celui-ci n'aurait pu voir le jour sans les contributions du Service de Santé qui connaît bien cette question sensible de la mascotte, à la fois thérapeute et contributrice au moral de la troupe mais aussi, source d'épidémie et de désordres sanitaires. Que ses rédacteurs soient ici vivement remerciés.

Bonne lecture. »

Aquarelle de Robert Mestelan. « Messe du 15/2 à l'Hartmannwill Kopf ».Collection de la DELPAT.

SOMMAIRE

Article n° 1 : *les chats de la Grande Guerre* 4

Article n° 2 : des hommes et des mascottes 5-9

Article n° 3 : la mascotte militaire : plus qu'une mascotte ? 10-12

Article n° 4 : des animaux-mascottes plus sûrs auprès des soldats 13-15

Article n° 5 : Moustache, le grognard à 4 pattes 16-17

Article n° 6 : Moustache, mascotte napoléonienne 18

Article n° 7 : le pigeon voyageur Vaillant : un animal héros de la guerre en 1916 19-20

Article n° 8 : Légion étrangère : Tapanar, le mulet qui sait « être prêt » 21-22

Article n° 9 : un « chanceux » chez les Turcos 23-24

Article n° 10 : Malizia – Mascotte du 17e régiment du génie parachutiste 25

Article n° 11 : les oies de Valerianus 26-27

Article n° 12 : le pélican : de la Voie Sacrée au 1er régiment du train parachutiste 28

Article n° 13 : le bestiaire colonial : les animaux et la symbolique militaire 29-32

Article n° 14 : « *Bien faire, laisser braire* », les mulets de l'armée française 33-35

Article n° 15 : le singe de Hartlepool 36-38

Article n° 16 : Brave comme un barbet ! 39

Directeur de la publication :
Général Dominique Cambournac

Rédacteur en chef :
Lieutenant-colonel Rémy Porte

Rédacteur en chef adjoint :
Lieutenant (R) Rémi Mazauric

Comité de rédaction :
Colonel Thierry Noulens,
Lieutenant-colonel Antoine Champeaux,
Lieutenant-colonel Vincent Arbarétier,
Lieutenant-colonel Jean Bourcart,
Lieutenant-colonel Frédéric Jordan,
Lieutenant-colonel Rémi Scarpa,
Commandant Julien Monange.

En couverture : Un sergent-chef donne à manger à un singe mascotte. 19 février 1952. Tonkin, Indochine française. Guy Defives. ECPAD.

Réalisation : SIRPA Terre/CPIT6 Saint-Maixent-l'École

En partenariat avec l'ECPAD

Les chats de la Grande Guerre

« Déjà, aux tranchées d'Apremont, il nous amusait par ses regards et par sa hâte à se tapir au plus profond des sapes dès que commençait un bombardement. Mais à Douaumont, il se surpassa lui-même. Blotti dans l'angle d'un abri, la tête à plat sur le sol, il chavirait de l'œil à chaque éclatement un peu fort et cette mimique s'accompagnait […] de pets sonores et malodorants. […] Quand le capitaine Blanchot nous quitta pour prendre le commandement du bataillon, Mesnil, malgré son attachement à son maître, ne put trouver la force de se mettre debout et de le suivre. Et cette force lui faillit encore quand, la compagnie relevée, nous essayâmes de l'emmener avec nous. L'envie cependant le tiraillait de nous accompagner. Les visages inconnus de ceux qui s'établissaient à notre place surchargeaient ses épouvantes passées d'une épouvante nouvelle. Quand le dernier de nous lui eût jeté un dernier appel, il roula des yeux égarés, se souleva péniblement sur ses pattes tremblantes et retomba… ».

Au camp du Moulin Rouge les hommes offrent un repas à leurs chatons. 4 juillet 1914. Beaurieux (Aisne). Maurice Boulay. ECPAD.

Jacques Péricard
Poilu de la Grande Guerre

« Cette nuit, j'ai dormi comme une brute. Je n'ai pas entendu la percussion sur le toit de mon abri d'un 77, qui l'a quelque peu disloqué. À mon réveil, je trouve blotti contre moi un chat noir et blanc complètement égaré, tremblant de peur, de froid et de faim. Je l'adopte aussitôt. Il s'apprivoise vite. Il deviendra notre mascotte jusqu'à ce qu'un chat-huant l'enlève un soir à notre nez et à notre barbe. »

Ivan Cassagnau
Poilu de la Grande Guerre

À Noël 1916, des officiers du 49e régiment d'infanterie réveillonnent au poste de commandement du fort de Douaumont, en compagnie d'un chat. 24 décembre 1916. Fort de Douaumont. Albert Samama-Chikli. ECPAD.

Laetitia Desserrières, Sylvie Picolet, Hélène Reuzé (Musée de l'Armée)

Des hommes et des mascottes

Le mot « mascotte » est un dérivé du provençal *mascoto* qui signifie sortilège. La mascotte est un être, souvent un animal, qui sert de symbole ou de porte-bonheur à un groupe. Les mascottes sont présentes dans le monde civil en tant que symboles d'évènements sportifs ou d'entreprises commerciales. Elles existent également dans le monde militaire.

Camp du Génie vers le Louhou. Le sous-lieutenant et la mascotte, un ânon. Mars-août 1957. Algérie. Claude Roudeau.ECPAD.

Les exemples de mascottes militaires sont nombreux mais, pour bien comprendre leurs fonctions, il est nécessaire de les scinder en plusieurs catégories : mascottes dites régimentaires, mascottes officieuses - compagnons de route pour les soldats - et enfin, il existe une dimension symbolique très forte des mascottes qui se retrouvent dans certaines représentations, comme sur les drapeaux et les insignes. Les mascottes régimentaires sont des animaux choisis en lien avec l'historique du régiment qu'ils incarnent.

Lapin mascotte de l'aspirant chef du peloton d'élèves gradés du 75e régiment d'infanterie. Valence. 1983, dont le refrain régimentaire est : « Au 75, c'est certain, les fantassins sont de chauds lapins ! ». Collection particulière.

Ils vivent au sein de la caserne et participent aux cérémonies officielles. Les mascottes officielles sont très populaires dans le monde anglo-saxon. Presque chaque club sportif ou université en possèdent une. Cette pratique est également très usitée et même officialisée dans le monde militaire, où de nombreux régiments possèdent leurs mascottes comme le *wolfhound* des *Irish Guards* ou le bouc du 22e Royal Régiment canadien. Ces mascottes sont répertoriées sur les registres militaires.

Moins répandue dans l'armée française, la tradition des mascottes régimentaires est essentiellement présente dans les régiments issus de l'Armée d'Afrique (tirailleurs, zouaves, Légion étrangère) qui possèdent des boucs ou des béliers. Hommage à l'origine des combattants de ces régiments, ils symbolisent la virilité et l'esprit guerrier. Ils doivent apporter la « baraka » aux soldats avant les combats. Revêtue d'une couverture aux armes du régiment, la mascotte précède la nouba, le groupe de musique régimentaire, lors des cérémonies officielles.

Opération Bretagne. Un légionnaire avec sa mascotte à l'intérieur de sa parka. 10-14 janvier 1953. Tonkin. Raymond Varoqui. ECPAD.

Elle vit au sein de la caserne et un maître-bélier ou chevrier est affecté à ses soins. Le bouc ou le bélier « fait son temps » au régiment avant d'être réformé et remplacé par l'un de ses descendants. La mascotte régimentaire est un porte-bonheur mais elle appartient aussi à l'historique du régiment qu'elle incarne.

Son nom est souvent lié à un évènement phare de l'histoire de ce dernier, comme le défunt bouc Turco, mascotte du 31e régiment du génie, nommé ainsi à cause d'une opération à laquelle a participé le régiment en Indochine en 1952. Elle permet de façon didactique d'expliquer aux nouveaux arrivants les traditions du régiment. Elle est également un facteur de cohésion à travers la mise en scène d'épisodes burlesques, comme lorsque le bélier du 1er régiment de tirailleurs d'Epinal, Messaoud V, est officiellement mis aux arrêts pendant quarante jours pour avoir chargé pendant une prise d'arme. Ce type d'anecdotes entre dans la mémoire collective du régiment et soude le groupe. Ces histoires permettent l'intégration des nouveaux-venus qui se les approprient avant de les transmettre à leur tour lorsqu'ils deviennent des « anciens ».

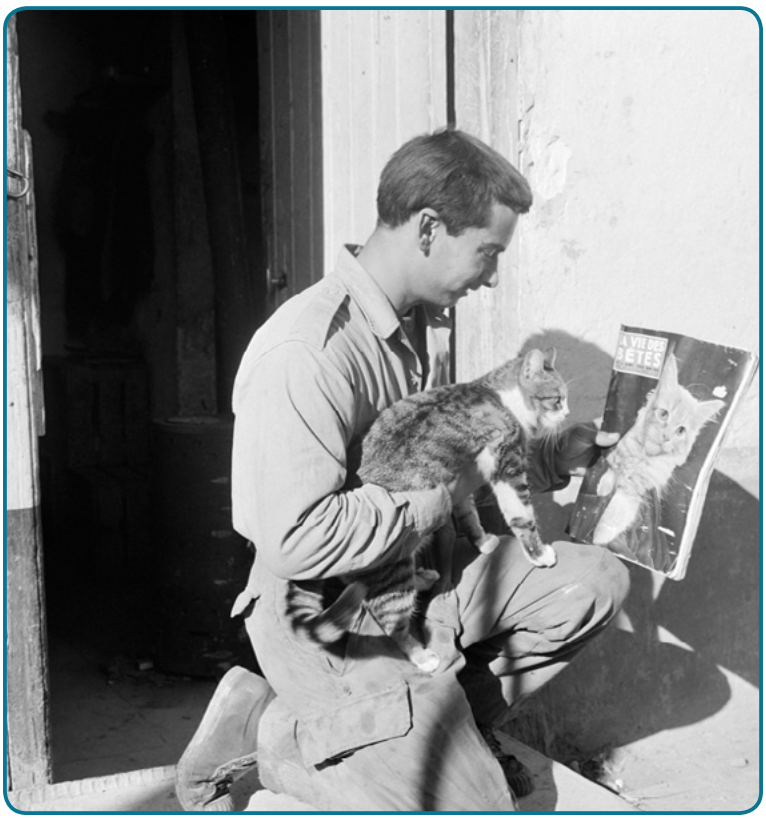
Le jeune Saoude donne sa ration quotidienne de lait à une chevrette, mascotte du régiment colonial de chasseur de chars (RCCC). 31 janvier 1957. Région d'Alger. Pierre Ferrari. ECPAD.

Hors des régiments de tirailleurs et de zouaves, les mascottes sont peu présentes dans l'armée française. Traditionnellement, les animaux étaient interdits dans les régiments sauf pour les officiers qui avaient le droit de posséder un chien. Cependant, de nombreux soldats adoptent officieusement des animaux qui deviennent leurs compagnons d'armes. Cette pratique est tolérée par le commandement, particulièrement pendant les conflits, car la présence de ces animaux est bénéfique au moral du soldat. Il n'existe pas de descriptif précis de ces mascottes à travers les époques mais, l'étude de l'iconographie militaire ancienne permet de noter quelques faits importants.

Ainsi, si les animaux sont omniprésents dans les estampes du XVIe et XVIIe siècles, la mascotte telle que nous la connaissons n'existe pas encore à cette époque. Les chiens représentés ne possèdent pas de dimensions collectives ou affectives. Ce sont des bêtes de chasse majestueuses qui témoignent du statut social de leurs propriétaires. Au XVIIIe siècle, les petits chiens et les oiseaux présents sur les gravures militaires sont des animaux de compagnie mais ils servent à distinguer leurs propriétaires et non à fédérer un groupe d'hommes.

Opération « Hermine ». Avec les ruines du PC tactique en arrière-plan, le caporal-chef Sarie caresse son chat appelé « Hermine ». Septembre 1995. Ex-Yougoslavie. Mont Igman. Janick Marces. ECPAD.

Les premières mascottes apparaissent dans l'armée napoléonienne. Plus « démocratique » que l'armée de l'Ancien Régime, elle est constituée d'hommes du peuple. Ces derniers amènent avec eux leur fidèle compagnon à quatre pattes comme souvenir de leur lointain foyer. Dans l'armée napoléonienne, les barbets et les caniches (les deux races sont souvent confondues) sont à l'honneur ! Ces chiens de chasse rustiques se prennent d'affection pour un petit groupe de soldats qu'ils suivent fidèlement. Ils participent à l'exercice et distraient les combattants qui, en échange, les nourrissent et les soignent. Certains se distinguent par de hauts faits militaires et sont décorés.



Au Poste d'Aomar, un militaire montre à un chat la revue « La vie des bêtes » avec en couverture une photo de chat. Novembre 1960. Gaveau. ECPAD.

Moustache, le plus célèbre d'entre eux, participe à toutes les campagnes napoléoniennes jusqu'en 1812. C'est à cette époque, qu'apparaissent pour la première fois des témoignages iconographiques de l'affection qui lie les soldats et les animaux, avec plusieurs représentations de chevaux ou de chiens pleurant leurs maîtres tués au combat.

Les représentations de mascottes sont moins fréquentes pendant les périodes « plus paisibles » de la Restauration et du Second empire même si le chien est présent en tant que réconfort moral dans des scènes d'hôpitaux militaires pendant la guerre de Crimée et le conflit franco-allemand de 1870.

La pratique de la mascotte militaire « renaît » pendant la Première Guerre mondiale. D'abord interdite par le commandement, elle est de plus en plus tolérée car bénéfique au moral des troupes. Confrontés à des conditions de vie effroyables, les hommes cherchent du réconfort auprès des animaux. Si les Anglo-Saxons ou les Russes possèdent parfois des mascottes « exotiques » (tigres, lionceaux ou ours), les Français se contentent souvent des chiens et des chats abandonnés par les civils. De nombreuses photos montrent des officiers d'infanterie câlinant des chatons dans leurs cagnas avant l'assaut. Si au début du conflit, ces animaux meurent prématurément à cause du stress lié aux bruits des bombardements, les chatons « nés en temps de guerre » s'adaptent de mieux en mieux à la vie des tranchées.

Le 2e classe Robert Gebhardt du 2e régiment de parachutistes coloniaux avec son chat « Nasser » à son arrivée au camp X. 31 octobre 1956. Chypre. Paul Corcuff. ECPAD.

Ces mascottes ne sont pas toujours des animaux domestiques. Les soldats capturent ou recueillent également des lièvres, des oiseaux, des hérissons qu'ils gardent en cage. Cette pratique existe déjà en temps de paix, à la campagne, où certains fermiers apprivoisent des corbeaux ou des geais blessés. Si comme les chats et les chiens, de nombreuses bêtes sauvages décèdent prématurément, certaines survivent et il n'est pas rare qu'elles restent près de leurs maîtres une fois libérées, comme ce lièvre mentionné dans le très pertinent ouvrage d'Éric Baratay, *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, qui avait pour habitude de faire la sieste dans un affût de canon.

Le petit chat blanc, mascotte de la 1re section du bataillon d'infanterie n° 5 pose gentiment pour le photographe à Sarajevo. Septembre 1995. Xavier Pellizzari. ECPAD.

Un instructeur caresse un jeune caïman, mascotte du centre d'aguerrissement en milieu lagunaire (CAML). 14 mars 2006. Côte-d'Ivoire. Ludovic Fronteau. ECPAD.

Beaucoup de régiments possèdent également des chiens qui, à l'origine, sont auxiliaires sanitaires ou porteurs de message, puis deviennent des mascottes « par défaut ». En effet, si les Allemands ont très tôt perçus le potentiel des auxiliaires canins, ce n'est pas le cas des Français qui sont totalement désorganisés dans ce domaine ; c'est pourquoi de nombreux civils décident, par patriotisme, d'envoyer leurs chiens au front pour aider les soldats.

Ces valeureux quatre pattes sont accueillis dans un chenil aux armées nouvellement créé où ils sont dressés avant d'être remis aux régiments. Cependant, ces chiens, habitués à une vie paisible avec leurs maîtres, se révèlent souvent être de piètres soldats. De plus, il s'agit parfois de races d'agrément de très petites tailles qui ne sont pas adaptées à la vie de combattants. Ils sont néanmoins très bien accueillis par les soldats qui en font des mascottes. Certaines d'entre elles se distinguent malgré tout par leur courage comme Mémère, petit cabot parisien, qui sauve plusieurs hommes de sa compagnie. En remerciement de son courage, ils lui érigent une stèle au cimetière des chiens d'Asnières.

Tournage du magazine "Top défense n°58". Un perroquet vert peu farouche devient la mascotte de l'équipe de tournage de l'ECPA. Mai-juin 1995. Guyane Française. Janick Marcès. ECPAD.

Sans que cette pratique soit généralisée au sein des régiments, il existe de nombreux témoignages attestant de la présence d'animaux près des soldats après la Première Guerre mondiale. Souvent, plus le quotidien du combattant est difficile, plus la présence des mascottes est un réconfort important. Ainsi, au sein du commando Hubert, *Black* et le sergent *Némo* (des croisés labradors) sont régulièrement mentionnés par les anciens membres de l'unité.

Durant leur vie militaire, ils semblent avoir fait l'objet de toutes les attentions de leurs camarades humains. Les sous-mariniers ont également possédé des mascottes canines. Embarquées à l'origine pour signaler les fuites éventuelles de dioxyde de carbone dans les bâtiments, elles deviennent rapidement de fidèles compagnons de route comme le scottish terrier *Radium* ou le loulou *Popeye* qui ont longuement servis en mer.

Les mascottes ne sont pas forcément des êtres vivants. Elles peuvent simplement être une image, une représentation symbolique d'un groupe. Elle figure alors sur des supports d'identification comme les bannières, les insignes ou les écussons d'une compagnie ou d'un régiment. Dans ce cas-là, l'animal choisi est souvent plus féroce et sauvage qu'un animal vivant réellement avec les soldats. Il doit incarner le courage ou la force que les combattants veulent intégrer en eux. La création de ces insignes est parfois l'occasion pour des engagés artistes dans la vie civile d'exercer leurs talents comme par exemple François Mourgues qui crée en 1917 une très belle série d'emblèmes animaliers pour des unités d'artillerie.

Chien en bleu horizon, mascotte du capitaine commandant la compagnie de mitrailleuses du 1er régiment de marche de spahis marocains sur le front d'Orient. Collection particulière.

Un goumier à cheval transporte avec joie la mascotte du groupe. 21 janvier 1944. Italie. Jacques Belin. ECPAD.

Cette tradition zoomorphique existe déjà dans l'Antiquité, quand les soldats partaient au combat revêtus d'une peau de bêtes féroces, ours ou tigre, afin de s'approprier l'esprit de prédateur des fauves. La représentation d'animaux symboles d'un corps ou d'une fonction militaire se poursuit à travers les âges avec les bannières des seigneurs médiévaux ornées d'espèces exotiques ou mythiques. Cette tradition perdure aujourd'hui de manière officielle avec les insignes régimentaires mais également de manière informelle puisqu'il est courant qu'une unité décide de confectionner un écusson représentant un animal que le groupe portera le temps d'une mission particulière.

Visionnez "le chien dans la grande guerre" :

Médecin-chef Marion Trousselard

La mascotte militaire : plus qu'une mascotte ?

Place d'armes du camp de la SFOR à Rajlovac. Moment de détente entre un légionnaire et le jeune chiot mascotte du BAT-FRA. Juin-juillet 1999. Janick Marcès. ECPAD.

Depuis toujours, des unités militaires adoptent un animal comme mascotte, et ce particulièrement lors de leurs opérations extérieures (OPEX). Il est communément rapporté que la plus ancienne mascotte régimentaire reconnue, convenablement entretenue, et ayant eu de longs états de service, fut la chèvre du Royal Welch Fusiliers au XVIII[e] siècle, celle qui servit pendant la Révolution américaine. Depuis ce temps, ce régiment a toujours une chèvre comme mascotte.

Les mascottes militaires sont des animaux conservés par les forces armées à des fins cérémonielles, comme emblèmes d'unités spéciales ou simplement comme compagnons. Ils diffèrent d'un animal militaire en ce sens qu'ils n'ont aucune utilisation opérationnelle et qu'ils ne sont en aucun cas employés dans des actions de guerre. Les chiens sont les mascottes les plus fréquentes mais les chats, les ânes, les singes, les lézards, les cochons et les oiseaux sont également adoptés comme compagnons-mascottes. Beaucoup ne sont que des mascottes temporaires, mais la majorité sert à travers la totalité d'un déploiement, faisant ainsi la jonction lors des rotations de personnels.

En 2011, le site des vétérans canadiens a publié des « *histoires de mascotte* » au sein des régiments. Ce site souligne l'étendue des types d'animaux devenus des mascottes. Force est alors de constater que les animaux mascottes évoqués dans les histoires personnelles représentent une extraordinaire ménagerie : chèvres, moutons, éléphants, etc. Il décrit également les rôles assignés ou d'habitude de ces mascottes au cours de leur vie auprès des soldats, ainsi que leur importance pour les militaires qui partagent leur quotidien. Ces éléments d'histoire de vie militaire posent l'animal-mascotte comme un souvenir de guerre, ou encore d'une histoire collective au sein d'une unité militaire. L'armée britannique a même disposé d'un comité de gestion de la carrière des mascottes officielles anglaises. De telles mascottes sont inscrites comme personnel du régiment, ont un avancement et des distinctions.

Pacification du secteur de My Tho. Août 1952. Cochinchine. Guy Defives. ECPAD.

Opération "Brochet", dans la région de Gia Loc. Portrait du sergent Nguyen Van Luu, de la 15e compagnie avec un petit chien mascotte dans sa chemise. Septembre 1953. Pierre Ferrari. ECPAD.

La mascotte dispose de deux types de statuts : un statut officiel de mascotte ou une reconnaissance de mascotte hors cadre statutaire. Dans ce dernier cas, la présence au côté des soldats échappe au cadre réglementaire militaire, offrant une bulle d'interactions coupée de la référence à l'organisation institutionnelle. Quelle que soit l'histoire de l'animal-mascotte au sein d'une unité, il importe de souligner que les militaires en contact avec des animaux-mascottes sont exposés aux zoonoses (maladies transmissibles de l'animal à l'homme). Le risque peut être très important comme en témoigne l'histoire de cette compagnie de marsouins qui a adopté un chiot à Moundou au sud du Tchad. Ramené à N'Djamena, le chiot meurt une semaine plus tard. Le diagnostic de la rage réalisé sur le cerveau s'avère positif. Au total, 160 militaires doivent recevoir, en urgence, un traitement antirabique. Les vétérinaires des armées, qui ont prôné, un temps, pour des raisons sanitaires, la prohibition des animaux-mascottes en opérations extérieures (OPEX) se sont proposés pour encadrer par un suivi vétérinaire *ad hoc* les animaux-mascottes officiellement pris en compte par le commandement. La note 800/DEF/EMA/EMP.1/NP du 27 juillet 2009 précise que l'état-major des armées demande à toutes les unités militaires stationnées sur un territoire étranger de déclarer les animaux-mascottes détenus ou qu'elles désirent détenir à la direction centrale du Service de Santé des Armées. Les mascottes devant être collectives, elles ne peuvent jamais être adoptées à titre individuel.

Les verbatim disponibles, autour des histoires d'animaux-mascottes dans les forces armées, suggèrent de nombreux bénéfices de la présence d'un animal-mascotte auprès des soldats, particulièrement en situation de déploiement opérationnel. Ces constats résonnent avec les observations décrites dans de nombreuses études conduites depuis les années 80 qui font état des nombreux bénéfices pour la santé physique et psychique de la présence d'un animal de compagnie. Par exemple, caresser des chiens et des chats, regarder des poissons tropicaux dans un aquarium et même caresser un boa constrictor ont été rapportés pour réduire la tension artérielle et les niveaux de stress. Les effets positifs du lien humain-animal sur le stress a été utilisé pour développer des thérapies basées sur la médiation animale. Les animaux de compagnie réduisent également la détresse psychosociale, et ce particulièrement chez les individus stressés et socialement isolés. Il est important de noter que le facteur principal de ces effets n'est pas la propriété de l'animal mais bien sa présence régulière.

La mascotte du commando « Senée ». 1953. Tonkin. Photographe inconnu. ECPAD – Collection de la Documentation Française.

Un soldat et sa mascotte dans les postes frontière Algéro-Marocains en 1957. France Vilar. ECPAD.

L'ensemble de ces données suggèrent un impact de la présence d'un animal-mascotte chez les militaires lors d'un déploiement, en termes de bénéfices psychologiques individuels et collectifs. Dans ce cadre, une étude a été conduite au sein d'une population de militaires au retour d'OPEX pour examiner quels sont les liens qui s'établissent avec l'animal sur le terrain en fonction de facteurs de vulnérabilité sociodémographiques et psychologiques (symptômes de TSPT). Le protocole était le suivant : lors de leur visite systématique à l'issue d'un déploiement hors métropole, 168 militaires d'un régiment du train (RT) ont rempli un questionnaire biographique, un questionnaire évaluant la présence ou non d'un TSPT et un questionnaire visant à évaluer quels étaient les liens développés avec l'animal-mascotte présent dans le camp lors du déploiement, si une mascotte était présente.

Les résultats montrent que plus de 50 % ont déclaré la présence d'un animal-mascotte lors de leur OPEX. L'animal-mascotte apparaît comme un support de communication et une aide de régulation émotionnelle pour le militaire et le groupe, et ce particulièrement chez les militaires les plus vulnérables sur le plan sociodémographique (fumeurs, divorcés, jeunes, antécédents d'évènements de stress). Par ailleurs, les 20 % de militaires répondant aux critères de TSPT sub-cliniques et cliniques expriment les liens émotionnels les plus forts avec l'animal-mascotte. Force est de constater que ces militaires exprimant des symptômes de TSPT ont conduit leur mission jusqu'à son terme.

"Ouverture" de la route entre Diên Biên Phu et le centre de résistance sud (colline "Isabelle"). 26 mars 1954. Daniel Camus. ECPAD

Un soldat de la Légion étrangère écoute de la musique en présence d'un chien. Le soldat porte un couvre-képi blanc. Mai 1940. Photographe inconnu. ECPAD.

L'animal-mascotte apparaît comme un élément important de la régulation émotionnelle en situation opérationnelle. Les liens émotionnels établis lors des OPEX constitueraient un moyen écologique de « faire avec » les conditions opérationnelles stressantes, voire de faire-face aux contraintes de la mission.

Vétérinaires-en-chefs Jean-Paul Demoncheaux, Emmanuel Dumas
Jean-Lou Marié et Cédric Roqueplo

Des animaux-mascottes plus sûrs auprès des soldats

D'aussi loin que remonte l'histoire militaire, les soldats emmenèrent avec eux, au gré des campagnes, des animaux qualifiés de « mascottes. » En France, on trouve actuellement des mascottes dans certaines des plus prestigieuses unités, qui en assurent la propriété en tant que personne morale et où ces animaux participent régulièrement aux traditions de ces unités.

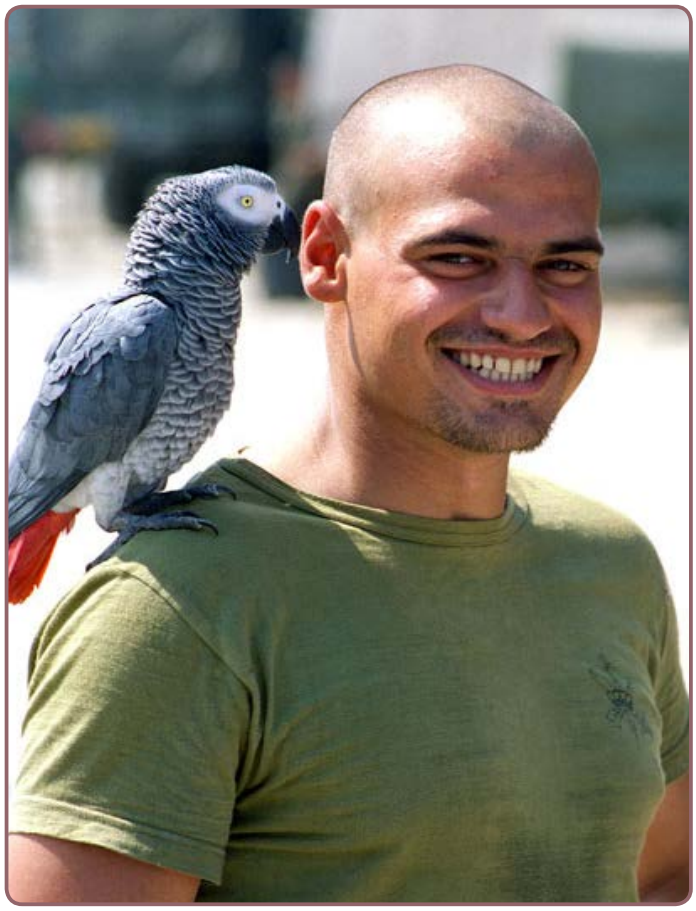
À Saulxures-sur-Moselotte tout juste libéré, un singe mascotte du 3e RTA (régiment de tirailleurs algériens) et un chien sur une jeep du SCA (Service cinématographique des armées) sont l'attraction de quelques soldats et villageois. Octobre 1944. Jacques Belin. ECPAD.

En contexte opérationnel, ces animaux peuvent répondre également à des besoins psychologiques et physiologiques, lorsque le combattant se trouve isolé ou en situation de stress. Cependant, à côté de ces bénéfices, la détention d'une mascotte peut aussi être source de dangers. Les mascottes peuvent représenter un danger physique en raison des risques de morsure, de griffure, de choc ou même d'envenimation (en cas d'adoption d'animaux dangereux).

Mais le danger le plus insidieux est d'ordre sanitaire, la mascotte pouvant transmettre des zoonoses (maladies transmissibles de l'animal à l'homme). Ces maladies peuvent avoir des conséquences très graves pour la santé des soldats, à l'échelle individuelle ou collective (cas des maladies infectieuses et contagieuses), et sont susceptibles de peser de manière significative sur la capacité opérationnelle des forces et la conduite des opérations.

La rage est sans doute le risque le plus important en raison du déploiement fréquent des armées dans des régions où la maladie est présente en permanence (Afrique, Asie) et de la gravité de celle-ci. À titre d'exemple, un soldat américain est mort de la rage en août 2011, après avoir été mordu par un chien, 6 mois plus tôt, en Afghanistan. En opération extérieure, le Service de Santé des Armées prend régulièrement en charge des militaires ayant été en contact avec des animaux au statut sanitaire inconnu au regard de la rage. Cette prise en charge est lourde de conséquences car elle nécessite souvent une enquête épidémiologique, la mise en place d'un traitement post-exposition des cas contacts et lorsque cela est possible l'envoi de prélèvements animaux vers la France, dans un laboratoire de référence pour la rage.

Le 5e REI et le 1er REC quittent l'Indochine, ils embarquent sur le "Pasteur". Un passager clandestin. 13 janvier 1956. Zygmond Michalowski. ECPAD.



Légionnaire espagnol en compagnie de la mascotte du régiment, un perroquet Gris du Gabon. 2001. Kosovo. Thierry Anne. ECPAD.

D'autres maladies comme l'échinococcose, la leishmaniose ou la leptospirose peuvent également être contractées, directement ou indirectement, au contact de carnivores domestiques.

Longtemps limité à l'adoption de chiens errants, voire de chats, le penchant pour les animaux mascottes a pris une dimension nouvelle d'un point de vue sanitaire avec l'engouement de certains soldats pour les espèces exotiques et les nouveaux animaux de compagnie. Les primates, par exemple, sont à l'origine d'un risque sanitaire particulièrement élevé du fait de leur proximité phylogénétique avec l'homme. Les singes africains sont susceptibles de transmettre les fièvres hémorragiques (virus Ébola, fièvre de Marburg…).

Les oiseaux, notamment les perroquets, fréquemment adoptés par les militaires en opérations, peuvent être responsables de cas humains de chlamydiose, de salmonellose ou même d'influenza aviaire. Quant aux reptiles, ils hébergent fréquemment de façon inapparente des salmonelles.

Par ailleurs, la tentation est forte de ramener ces animaux en France à l'issue de la mission, ce qui pose alors le problème de l'éventuelle introduction sur le territoire européen d'agents pathogènes « exotiques » ou d'espèces invasives qui auront un impact sur l'environnement et la biodiversité.

On doit ainsi à la nostalgie et au mal du pays l'introduction du raton laveur (*Procyton lotor*) sur le continent européen, par des soldats américains et canadiens affectés sur les bases militaires de l'OTAN, où il était considéré comme mascotte. La Nouvelle-Zélande a interdit en 1977 les mascottes à bord de ses navires de la *Royal Navy* en raison du risque d'introduction de la rage, le pays en étant indemne. Par ailleurs, un grand nombre d'espèces animales exotiques sont protégées par la convention dite « de Washington », visant à sauvegarder les espèces menacées d'extinction

Un chien mascotte au Liban.© JL. Marié.

Mascotte individuelle pouvant présenter des risques pour la santé des soldats. © E. Dumas.

C'est pourquoi, la détention d'animaux-mascottes en opération a longtemps été purement et simplement interdite. Cette posture a conduit à une situation difficilement maîtrisable puisqu' en pratique, l'interdiction n'était pas respectée et les animaux, qui n'avaient pas de position réglementaire, ne faisaient le plus souvent l'objet d'aucun suivi sanitaire.

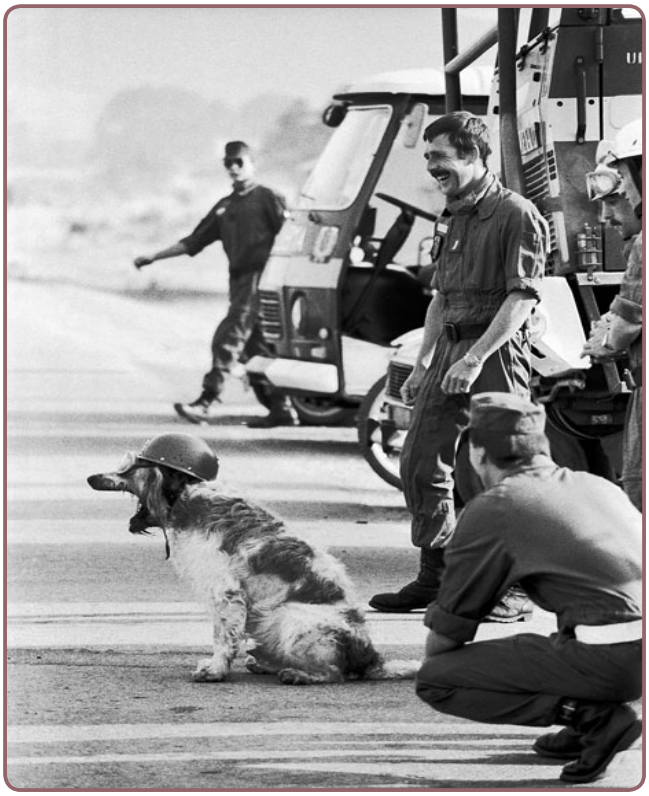
La problématique des animaux-mascottes a fait l'objet en 2009 de directives à l'échelon central du ministère de la Défense, désormais ministère des Armées. Le principe était d'autoriser la détention d'animaux en tant que mascottes, sous conditions strictes : déclaration de détention, respect de la législation sur le bien-être animal et la protection de la faune sauvage, limitation du nombre par emprise, choix des espèces autorisées, etc.

Cette approche concertée vise à réduire le risque de zoonoses pour les militaires qui vivent au contact de ces mascottes, grâce à un recensement des animaux et leur assujettissement à un suivi sanitaire et médical adapté, tout en permettant l'apport d'effets bénéfiques pour le moral du personnels et la cohésion des unités.

En opération, les actes de prophylaxie et de soins au profit des animaux autorisés sont assurés, dans la mesure du possible, par les vétérinaires des armées.

Cette nouvelle approche a permis d'améliorer la situation sans toutefois résoudre toutes les difficultés, notamment le nombre trop élevé de mascottes sur certains sites et la prise en compte du sort de ces animaux lors des relèves des unités surtout au moment du désengagement.

Le retour d'expérience réalisé depuis 2009 va permettre d'adapter les directives nationales, en conservant le principe de l'autorisation de la détention d'animaux-mascottes sous condition de maîtrise des risques sanitaires. Dans cette approche, le Service de Santé des Armées joue pleinement son rôle de soutien des forces, plus particulièrement en opération.



Un chien mascotte de l'Unité d'Instruction de la Sécurité Civile n°7 lors de la lutte contre les incendies de forêt en juillet 1982 en Corse de Sud, Joël Brun, ECPAD.

Lieutenant-colonel (R) Dominique Timmermans (Armée belge)

Moustache, le grognard à 4 pattes

« Moustache est l'une des plus hautes illustrations de l'espèce et l'une de nos gloires les plus pures »
Eugène Gayot (1808 – 1891) – vétérinaire et écrivain zoologiste

L'épopée napoléonienne a donné naissance à de nombreuses légendes. Le récit qui suit pourrait être l'une d'elles. La vie du chien *Moustache* n'est cependant pas le fruit de l'imagination d'un auteur, il existe suffisamment d'éléments pour attester de son existence. Pourtant, de nombreuses versions ont ajouté des détails pour enjoliver une base historique et en faire un véritable outil de propagande. Nous avons essayé de garder une distance critique et devons ajouter qu'il n'est pas mentionné dans les historiques du 40e de ligne.

Dessin du chien Moustache présenté à l'empereur. Collection particulière.

Notre héros naît en 1799 dans une ferme près de Falaise, dans le Calvados. C'est un barbet, un chien d'eau au poil long et frisé, qui atteint 52 à 65 centimètres au garrot à l'âge adulte. À l'époque, la plupart des chiens de cette race, ancêtre du caniche et du griffon, sont noirs. À l'âge de 6 mois, il est confié à un épicier de Caen, qu'il quitte bien vite pour suivre une compagnie de grenadiers de la 40e demi-brigade d'infanterie de ligne, casernée dans la ville. Les soldats baptisent du nom de « Moustache » le chien malicieux, qui prend l'habitude de monter la garde à l'entrée de la caserne. Ils développent son flair naturel et le dressent à retrouver l'un ou l'autre homme de l'unité.

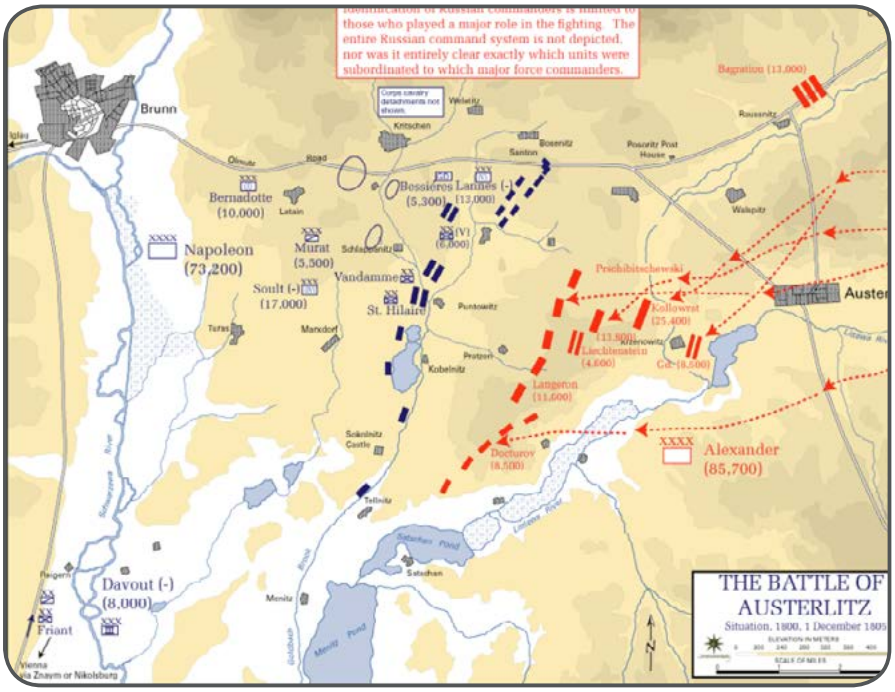
Bientôt, de sombres nuages s'accumulent sur le ciel de l'Europe et la 2e coalition se forme contre la République. Les 3 bataillons de la 40e demi-brigade commandée par Louis-Marie Auvray, forte de 1 800 hommes, feront partie de l'armée de réserve chargée, sous le commandement du Premier consul, de prendre l'ennemi à revers après avoir franchi les Alpes. Bien sûr, Moustache est du voyage et accompagne ses maîtres. La 40e demi-brigade de ligne est incorporée dans la 4e division (commandée par le général Watrin) du corps de Lannes, placée en avant-garde. La traversée des Alpes est difficile, pour les hommes comme pour leur compagnon.

Le 9 juin, c'est la victoire de Montebello et 4 jours plus tard, l'unité bivouaque près de la ville fortifiée d'Alexandrie. Pendant la nuit, un détachement autrichien tente de surprendre les Français, mais c'est sans compter sur l'attention de notre brave soldat à 4 pattes. Flairant des intrus, il se met à aboyer furieusement, attirant l'attention des soldats français, qui se précipitent sur leurs armes et réussissent à repousser l'ennemi. Dans l'escarmouche qui s'ensuit, Moustache est légèrement blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse, mais il est traité en héros et cité à l'ordre du jour de la 40e demi-brigade. On lui donne un collier portant le nom de l'unité.

Reproduction de l'œuvre de Martinet & Réville 1835. Bataille de Pozzolo (1800). Domaine public.

Le lendemain, c'est la bataille de Marengo, au cours de laquelle Moustache affronte … « un énorme dogue autrichien » qui tentait d'attaquer le porte-drapeau de l'unité. Son adversaire est tué par une balle et, peu après, Moustache a lui-même une oreille arrachée par un coup de feu. La demi-brigade, maintenant commandée par le colonel Legendre d'Harvesse, s'illustre encore au passage du Mincio, le 25 décembre 1800 à la bataille de Pozzolo et le lendemain à Mozzembano. Après la signature de la paix de Lunéville, la 40e demi-brigade peut retourner en France, à Brest d'abord, puis elle est envoyée au camp de Saint-Omer, un des camps dits « de Boulogne ».

Fin août 1805, la Grande Armée, créée pour envahir l'Angleterre suite à la rupture de la paix d'Amiens, fait demi-tour en direction de l'Autriche qui vient de rejoindre la 3e Coalition. Le 40e de ligne fait partie de la 3e division (général Suchet) du 5e corps de Lannes. À la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre, celui-ci est chargé de tenir la gauche française. Pendant de nombreuses heures, le corps contient les Russes, mais après une charge à la baïonnette du régiment, le porte-drapeau, auprès de qui Moustache est resté, se retrouve en très mauvaise posture. Il succombe après avoir mis 3 ennemis hors de combat. D'autres Russes se jettent sur le précieux trophée, alors défendu par le seul Moustache. Il les fait un instant hésiter, le temps pour une décharge française de les mettre à terre. Moustache lui-même est gravement blessé à une patte, mais il prend la hampe du drapeau dans sa gueule et l'emmène vers d'autres soldats du régiment. Suite à cet acte héroïque, le maréchal Lannes ordonne qu'on attache à son collier une petite médaille avec inscription au recto : « *Moustache, chien français : qu'il soit partout respecté et chéri comme un brave* » ; au verso : « *Perdit une jambe à la bataille d'Austerlitz, et sauva le drapeau de son régiment* ». Dans un hommage bien mérité, il est même présenté à l'Empereur.



Carte de la bataille d'Austerlitz. Les positions françaises (en bleu) et alliées (en rouge) le 1er décembre 1805. Département d'histoire de l'Académie militaire des États-Unis. Domaine public.

Bien qu'ayant perdu une patte, il se remet et continue à suivre son régiment dans les campagnes de 1806 et 1807. L'année suivante, le 40e de ligne est envoyé en Espagne. Il appartient alors à la 1re division (général Suchet) du 5e corps du maréchal Mortier. Les 18 et 19 novembre 1809, il combat à Ocaña. En janvier 1811, le corps de Mortier assiège Badajoz. Le 11 mars 1811, le pauvre Moustache est tué par un des derniers boulets tirés par les Espagnols assiégés, qui se rendent le même jour. Son régiment le pleure et l'enterre avec les honneurs militaires, au bord du rio Guadiana. Sur sa tombe, on place une pierre avec les mots : « *Ici repose le brave Moustache* ». En 1814, malheureusement, l'Inquisition fait détruire la tombe et brûler la pauvre dépouille du brave barbet. Revanche de l'histoire, en 2006, une plaque à sa mémoire sera inaugurée au cimetière des chiens d'Asnières-sur-Seine.

Lisez l'article "animaux de guerre , épidose 13 : le chien"

Sylvie Picolet (Musée de l'Armée)

Moustache, mascotte napoléonienne

Ce célèbre chien de l'armée napoléonienne est né à la fin du XVIII[e] siècle.

Trois héros. Texte d'Aimé Giron. Illustrations de JOB. Paris. Hachette et Cie. 1894 © Paris. Musée de l'Armée.

Il a sans doute suivi les soldats au moment de leur passage dans une ville, peut être Caen, attiré par de la nourriture ou des caresses. Durant une dizaine d'années, il a accompagné les armées pendant les guerres révolutionnaires, puis celles de l'Empire.

Son surnom provient d'une particularité de sa race, le barbet, qui possède en effet des moustaches proéminentes. Ce type de chien est très apprécié pour sa robustesse, son intelligence, son courage et sa sociabilité avec les humains. Au cours du Premier Empire, il a la réputation d'être le chien, avec le grand caniche, le plus recherché par les Grognards, les grenadiers de la Garde impériale. D'autres barbets sont devenus célèbres au temps de Napoléon, comme *Moffino*, *Tofino*, *Corps-de-garde*, *Barbuche*, *Crotteur*, etc.

Plaque commémorative. © Photo Sylvie Picolet.

Chien de garde, de chasse, de compagnie, Moustache égaye la vie des combattants et devient, comme de nombreux chiens à cette époque, une mascotte. Il est blessé à plusieurs reprises. En juin 1800, le colonel François Marie Guillaume Legendre d'Harvesse (1766-1828), fait inscrire son nom dans le registre du régiment et sur le collier qu'il porte. À la suite de la bataille d'Austerlitz en 1805, le maréchal Lannes le décore, pour son action et ses blessures, d'un ruban rouge, comme celui de la Légion d'honneur, sur lequel est accrochée une petite médaille, portant au verso l'inscription : « *Perdit une jambe à la bataille d'Austerlitz, et sauva le drapeau de son régiment* » ; et au revers, « *Moustache, chien français : qu'il soit partout respecté et chéri comme un brave* ». L'illustrateur Jacques Onfroy de Bréville (1858-1931), dit JOB, a d'ailleurs représenté le fameux canidé décoré par Lannes. Le célèbre barbet a même été présenté à l'Empereur à cette occasion.

Il est mort lors du siège de Badajoz, en Espagne, le 11 mars 1811. Moustache a été enterré sur le champ de bataille avec son ruban et sa médaille. Sur la pierre qui signalait sa tombe aurait été gravée : « Ici repose le brave Moustache ». Pour célébrer l'anniversaire de sa mort, une plaque commémorative a été installée, le 11 mars 2006, au cimetière des chiens d'Asnières-sur-Seine par les Amis du Patrimoine Napoléonien.

Retrouvez d'autres informations sur le blog du Musée de l'Armée :

Capitaine (Air) Sylvain Champonnois

Le pigeon voyageur Vaillant : un animal héros de la guerre en 1916

Les animaux font partie intégrante du premier conflit mondial en accomplissant des missions ou en tenant compagnie aux combattants. Le plus connu des héros à plumes est le pigeon voyageur Vaillant.

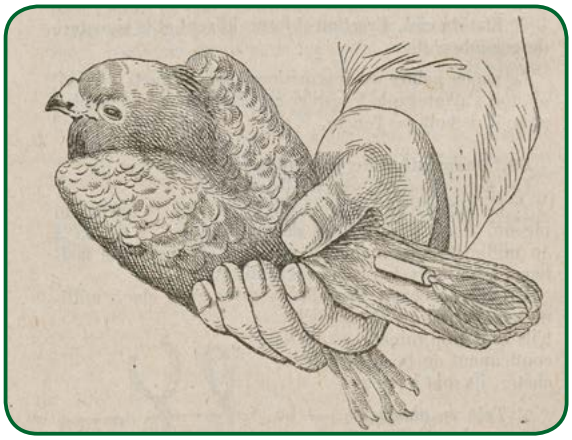
La colombophilie militaire

Les autorités françaises fondent en 1877 le Service des pigeons-voyageurs. Ceux-ci, grâce à leurs facultés d'orientation, constituent un moyen efficace de communication, capables de franchir jusqu'à 60 kilomètres en un seul vol avec un message accroché dans un porte-dépêche. Chaque place-forte de l'Est dispose d'un colombier militaire.

Les pigeons français de 1914 à 1916

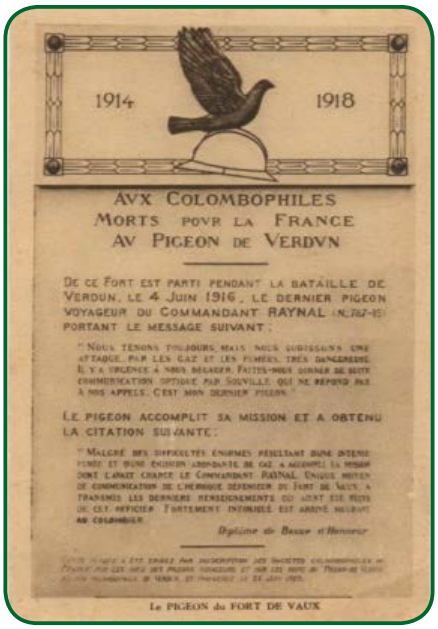
Après les débuts de la Première Guerre mondiale, l'armée française utilise des pigeons voyageurs sur la ligne de feu pour des liaisons entre les détachements de première ligne et les postes de commandement, entre les places fortes et les états-majors de l'arrière. En 1915 l'emploi des pigeons s'amplifie et s'améliore avec l'entrée en service des colombiers de campagne mobiles.

Des pigeons voyageurs sont aussi emportés en avions dans des paniers spéciaux pour être lâchés en plein vol afin de transmettre les positions ennemies et les mouvements en arrière du front. Des expérimentations sont menées en équipant des pigeons d'appareils photographiques miniatures qui se déclenchent automatiquement.



L'Instruction sur l'organisation et le fonctionnement des colombiers militaires, publiée en 1916, détaille la manière de manipuler le pigeon pour accrocher un message sans risquer de le blesser. Service historique de la Défense.

Vaillant, le dernier espoir



Plaque commémorative des pigeons de Verdun. Collection particulière.

Durant la bataille de Verdun, les troupes allemandes réussissent fin mai 1916 à encercler plusieurs ouvrages fortifiés français. Celui de Vaux, qui avait été désarmé en 1915, subit une attaque le 1er juin 1916 et ne peut plus communiquer avec l'extérieur après la rupture de ses câbles téléphoniques. Le chef du fort de Vaux, le commandant Sylvain Raynal, ne dispose plus que de quatre pigeons pour alerter rapidement le commandement. Un premier volatile est envoyé le 2 juin pour demander un tir d'artillerie sur les dessus du fort occupé par les Allemands mais le message est perdu. Deux autres pigeons sont ensuite lâchés, sans rencontrer plus de succès.

Raynal, conscient que la chute du fort de Vaux est proche, rédige le 4 juin son ultime message où il informe sa hiérarchie de la situation dramatique dans lequel se trouvent les défenseurs et demande assistance :

« Nous tenons toujours, mais nous subissons en ce moment une attaque par les gaz et les fumées asphyxiantes très dangereuses. Il y a urgence à nous dégager. Faites nous donner communications optiques avec Souville qui ne répond pas à nos appels, c'est mon dernier pigeon. »

Le dernier pigeon prend son envol. C'est une femelle, appelée « Vaillant », qui porte le matricule n° 787-15. Vaillant, désorientée par la fumée et prise sous les tirs ennemis, a besoin d'un second lâché pour trouver sa route. Elle porte le message à bon port puis revient se poser au fort de Vaux.

La tentative de dégagement du fort est un échec et, au bout d'une épuisante semaine de combats, le commandant Raynal doit se résoudre à capituler le 7 juin. Les Allemands, en témoignage de reconnaissance, rendent les honneurs aux 250 valeureux survivants du fort de Vaux.

Un colombier militaire est maintenu par tradition au Mont-Valérien (Hauts-de-Seine) www.defense.gouv.fr

Un symbole

Le pigeon Vaillant, qui a été victime des gaz, est plusieurs jours entre la vie et la mort. Soigné, il survit, il est décoré d'une bague d'honneur et est cité à l'ordre de Nation : « *Malgré les difficultés énormes résultant d'une intense fumée et d'une émission abondante de gaz, a accompli la mission dont l'avait chargé le Commandant Reynal, unique moyen de communication de l'héroïque défenseur du Fort de Vaux, a transmis les derniers renseignements qu'il avait reçus de cet Officier. Fortement intoxiqué, est arrivé mourant au colombier.* »

Vers la postérité

L'armée française termine la guerre fin 1918 en disposant de plus de 30 000 pigeons. Un monument est érigé à Lille pour commémorer le sacrifice des 20 000 pigeons tués du côté français. Une plaque de marbre est apposée sur un mur du fort de Vaux pour rendre hommage aux colombophiles morts pour la France et au pigeon Vaillant pour son rôle pendant la bataille de Verdun. Celui-ci est, après sa mort naturelle, empaillé et sa dépouille est conservée dans le dernier colombier militaire français au fort du Mont-Valérien. L'épopée du pigeon Vaillant donne lieu en 2005 à un film d'animation américano-britannique où l'action est transposée durant la Seconde Guerre mondiale.

Insigne de colombophile militaire. Collection particulière.

Visionnez "les pigeons voyageurs":

Capitaine Jean-Baptiste Pétrequin

Tapanar, le mulet qui sait « être prêt »

La tradition des mascottes au sein de la Légion demeure aujourd'hui encore très vivace au 2e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes (Gard). Son représentant se nomme *Tapanar 3* et véhicule de par sa présence le souvenir des compagnies montées.

Scène représentant une compagnie muletière. Légion étrangère.

Pour faire face à un ennemi de plus en plus véloce, il est testé dès 1843 une formule permettant d'allier mobilité, autonomie et puissance de feu : le binôme fantassin-mulet. Le colonel de Négrier à la tête du 1er étranger expérimente la formule des compagnies montées en 1881 avec de vrais résultats : elles deviennent alors indispensables aux colonnes qui sillonnent le djebel. Le principe est d'avoir 1 cheval par officier, 1 mulet par sous-officier et 1 mulet pour 2 hommes de troupe.

Ainsi une compagnie montée compte 3 officiers 4 sous-officiers et 208 soldats pour 3 chevaux et 120 mulets. Très bien adaptées à leurs missions, de leur création à la fin de la Première Guerre mondiale, la motorisation des années 30 va conduire à leur abandon au début des années 50.

L'insigne du 2e REI symbolise ce lien avec les mulets des compagnies montées : le fer qui y est représenté à 7 trous, 3 d'un côté et 4 de l'autre. Un fer à cheval a, quant à lui, un cloutage symétrique. Cet insigne est né en 1957 sous le crayon du colonel Goujon.

Membre à part entière du régiment, le légionnaire Tapanar bénéficie des soins de l'un de ses camarades caporaux-chefs. Son statut d'animal militaire fait qu'il dispose à ce titre d'une solde, permettant son entretien et aussi de pourvoir à sa ration de picotin.

Le numéro n° 443 du magazine *Képi blanc* de janvier 1985 consacre l'article « *un mulet de tradition* » à l'arrivée de Tapanar 1er du nom qui est rapidement adopté au sein du régiment et de la Légion étrangère. Le 6 mars 1986, un mulet suisse succède à Tapanar, décédé quelques mois plus tôt, avec le nom de Tapanar 2.

Il a été acquis, sur une idée du chef de corps, le colonel François, grâce aux dons des légionnaires. Le caporal-chef Tapanar 2 mérite bien sa place au milieu des bérets verts.

Insigne du 2e REI. Collection particulière.

À 12h50, le dimanche 18 décembre 2008, il profite de l'ouverture du portail de l'annexe du quartier Vallongue par la sentinelle, pour sortir sans autorisation. Sa fuite est de courte durée car l'élément d'intervention unique le rattrape à un demi-kilomètre du régiment alors qu'il prenait vraisemblablement la direction du camp des Garrigues.

Tapanar, mascotte du 2e REI. Image Légion étrangère.

Tout manquement devant être sanctionné, il passe au rapport du chef de corps dans la cour du quartier. Il écope de 10 jours d'arrêts, avec menu sans carotte, motivé de la manière suivante : « *L'intéressé, un peu tête de mule, s'est pris pour la chèvre de M. Seguin. Même si cela reste dans l'esprit Légion, ce comportement est inadmissible* ». Il commet aussi un refus d'obéissance en 2013. En 28 ans de service, ce sont les seules sanctions de Tapanar 2.

Il prend sa retraite le 16 mai 2014 et quitte la caserne Colonel de Chabrières avec les honneurs devant les compagnies du régiment. Le colonel Ozanne le qualifie de *"fidèle serviteur, compagnon des bons et des mauvais jours"*. Il ne part pas à Puyloubier, comme les autres légionnaires, mais à Saint-Hilaire-de-Brethmas dans les Cévennes où il y meurt deux jours plus tard. Un jeune cheval de trait mulassier poitevin de 4 ans reprend son flambeau et devient ainsi Tapanar 3. Son éleveur, Alain Dussere de l'association gardoise d'étalage, le laisse aux bons soins des légionnaires non sans une certaine émotion : *"Je m'étais attaché à lui mais je sais qu'il sera très bien ici."*

Un légionnaire sur le dos de Tapanar. Image Légion étrangère.

Le gâteau de carottes. Image Légion étrangère.

En plus d'une mule, le régiment a aussi accueilli un chien, ramené d'Irak lors de l'opération Daguet : *Scud*. Légionnaire de 1re classe, il écope, lui aussi, de jours d'arrêt pour escapade mais aussi pour avoir déterré des rosiers. Il a succédé à *Etchka*, qui après avoir suivi le 2e REI puis le 4e RE dans les opérations en Afrique du Nord. Il meurt de maladie quelques jours avant son dixième anniversaire à l'Inspection technique de la Légion.

Capitaine Jean-Baptiste Pétrequin

Un « chanceux » chez les Turcos

Messaoud V, mascotte du 1er tirailleurs. © BIAT.

Le symbole du bélier se retrouve dans beaucoup de mythologies : égyptienne, celte, grecque ainsi que dans la Bible et le Coran. Il y apparaît comme un être puissant souvent associé à l'esprit guerrier, la virilité et la fertilité. Sa présence dans les rangs de l'armée française est intimement liée aux troupes nord-africaines et aux tirailleurs en particuliers. Cette tradition perdure encore aujourd'hui au sein du 1er régiment de tirailleurs d'Épinal.

Messaoud en pleine résistance. © 1er RT.

L'emploi de bélier ou d'ovin comme mascotte n'est pas l'apanage des seuls tirailleurs. Ainsi au XVIIIe siècle, le *Royal Welch Fusiliers* comptait déjà une chèvre dans ses rangs, et aujourd'hui encore le *Stoottroepen Prins Bernhard*, un régiment d'infanterie parachutiste néerlandais, a son ovin depuis 1944. Dans l'armée française, cette tradition arrive avec les tirailleurs. Souvent recrutés parmi les bergers, ils y apportent cet animal qui en plus de sa portée symbolique, véhicule une identité. Surtout, il a pour vocation de donner la baraka ou *l'abondance d'Allah* au régiment. Dans le langage courant, avoir *la baraka* signifie avoir de la chance. Cette fonction de porte-chance confine aux croyances païennes auxquelles adhéraient les Turcos, qui, bien que musulmans, n'en demeuraient pas moins pétris de traditions et de croyances ancestrales. Dans la symbolique militaire, il apparaît sur toutes les versions de l'insigne du 7e régiment de tirailleurs algériens (RTA) notamment.

Animaux à fort caractère, les indigènes arrivent à les dresser et à les rendre particulièrement dociles. Ces résultats surprenants passaient par l'utilisation d'un subterfuge : la cigarette de récompense car apparemment ils raffoleraient du tabac ! De même, il était courant de peindre en doré les cornes. Cette mesure le rendant plus attrayant s'avérait toutefois dangereuse pour le bélier au vu de la toxicité de la peinture. Ces usages n'ont plus cours aujourd'hui. D'un point de vue plus prosaïque, notre mascotte bénéficie des soins d'un « maître-bélier », d'un enclos et d'un abri au fronton duquel son nom est inscrit, en arabe bien entendu. Seul ovin sur les comptes de l'armée, ce privilège lui permet de porter l'uniforme : un tablier bleu ciel à soutache jonquille, les couleurs de l'unité. Tout comme les engagés, il peut être décoré, puni et bénéficie même de permissions.

Le caporal-chef Neumann, maître-bélier, nous présente Messaoud V, sous les yeux de la maman, Mabrouka. www.defense.gouv.fr

La nouba du 1er RT, en tenue orientale, attend derrière son bélier. 20 mai 1995. Épinal. Vincent Begon. ECPAD.

Le moteur de ce renouveau des tirailleurs est à chercher en la personne de monsieur Philippe Seguin. Maire d'Épinal de 1983 à 1997, il accueille dans sa ville le 170e (à prononcer « cent septantième ») régiment d'infanterie (RI). Son histoire personnelle reste liée aux troupes indigènes de l'armée d'Afrique, en effet son père, aspirant au 4e régiment de tirailleurs tunisiens, est tué au combat lors de la libération de la Franche-Comté en 1944. De plus, le 7e régiment de tirailleurs algériens, le dernier du nom, est dissous à Épinal en 1964. En 1994, le président de l'Assemblée nationale réussit à convaincre monsieur Léotard alors ministre de la Défense de transformer le 170e RI en 1er régiment de tirailleurs. Ce dernier regroupant sous son appellation les traditions des 47 unités éponymes algériennes, tunisiennes et marocaines. C'est ainsi que le bélier fait son retour dans les rangs. L'actuel représentant se nomme *Messaoud V* et a rejoint le quartier Varaigne à l'été 2014. Fils de *Messaoud IV* et de *Mabrouka*, il est né en février 2013 au parc du château d'Épinal. *El Messaoud* signifie « *le chanceux* » ou « *l'heureux* » dans le sens d'avoir un destin heureux. Le remplacement de la mascotte intervient dès les premiers signes d'agressivité liés à l'âge.

Insigne régimentaire du 7e RTA. Collection particulière.

Le 1er régiment de tirailleurs a la charge de faire vivre les traditions des unités d'infanterie indigènes nord-africaines au sein de l'armée française. Le bélier y tient une place toute particulière et continue d'y être un symbole vivant au sein de l'unité. Associé à la *Nouba*, la musique régimentaire, et le croissant sur leur béret, il devient vecteur de cohésion et d'identité très fort, matérialisant le lien entre le passé et le présent.

Insigne régimentaire du 7e RTA. Collection particulière.

Capitaine Éric Doan

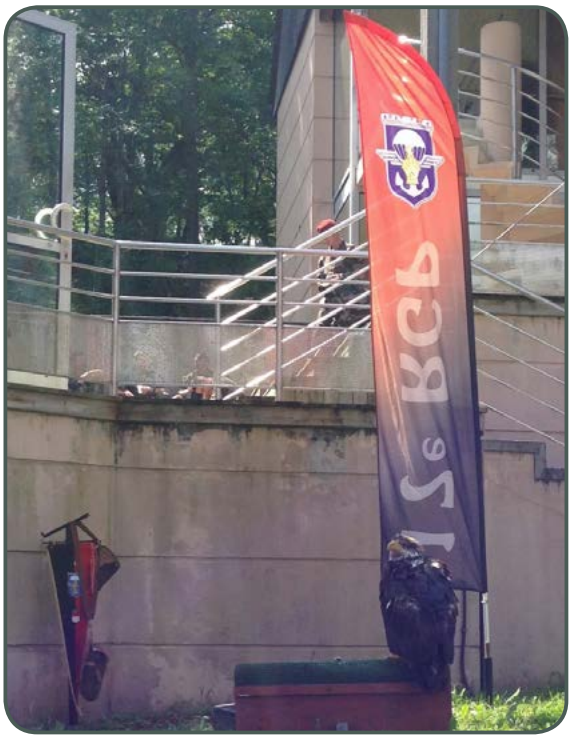
Malizia – Mascotte du 17e régiment du génie parachutiste

Malizia et son dresseur du 17e RGP.© 17e RGP.

Seul rapace attitré en tant que mascotte au sein d'un régiment de l'armée de Terre, *Malizia* est une femelle pygargue à tête blanche, plus communément appelé « aigle pêcheur américain.» Offerte par la marraine du régiment, S.A.R. la princesse Caroline de Monaco, la race du pygargue à tête blanche a été choisie en mémoire des origines américaines de la mère de la princesse.

Son nom, quant à lui, lui vient de François Grimaldi, dit *Malizia* (François la malice), qui s'empara en 1297 de la forteresse monégasque par la ruse déguisé en moine franciscain. Née le 19 mars 2015 au Rocher des aigles de Rocamadour, *Malizia* bénéficie depuis sa naissance des soins de son aiglier, le caporal-chef Fabien, en activité au régiment depuis 2012.

Malizia participe à toutes les cérémonies où le 17e RGP est présent – comme récemment à Monaco pour la fête nationale –, elle succède à *Bac Khan*, un aigle royal mâle, resté quinze ans au 17. L'aigle représente l'intrépidité, la rapidité et l'esprit combattif du régiment.



Malizia au pèlerinage militaire de Lourdes. Collection personnelle.

Malizia et son dresseur du 17e RGP.© 17e RGP.

Capitaine (R) Alain Stome

Les oies de Valerianus

Entrée de la Forteresse du Mont-Valérien. © 8e RT.

Qu'y-a-t-il de commun entre la colline du capitole de Rome et celle du Mont-Valérien de Suresnes, si ce n'est pour chacune d'être des collines entourant deux belles capitales européennes ?

Bien sûr, tout le monde connaît l'histoire des oies du Capitole, qui alertèrent la garnison quand les Gaulois tentèrent d'envahir la capitale romaine. Mais qui a déjà entendu parler des oies du Mont-Valérien ? Ce sont les oies de la forteresse protégeant autrefois Paris et située sur le territoire de la ville de Suresnes dans les Hauts-de-Seine, mais aussi dans des temps bien lointains, lieu de villégiature d'un riche romain, un certain Valérius, puis d'un camp fortifié pour veiller sur Lutèce.

C'est sous le commandement du colonel Boucher, alors chef de corps du 8e régiment de transmissions (RT) entre 1994 et 1996, que six de ces anatidés sont arrivées et vinrent compléter le bestiaire de la forteresse, bestiaire jusqu'alors formé de pigeons voyageurs, de colombes, de lapins et autres animaux « clandestins » (blaireaux, belettes, fouines…). Comme leurs ancêtres romaines, elles montèrent la garde dans l'enceinte du dépôt de munitions, situé au pied du belvédère du « bâtiment de 1812 » encore appelé « bâtiment des orphelines » ou encore « bâtiment des demoiselles de la Légion d'honneur ».

Insigne du 8e RT. Collection particulière.

« Ayant servi au 8e RT de 2003 à 2007, je peux témoigner qu'elles assuraient très bien leur mission de gardiennage. Il suffisait de s'approcher de la clôture du dépôt pour les voir rappliquer immédiatement, sifflant et battant des ailes, à toute heure du jour ou de la nuit, toujours sur le qui-vive, leur ouïe percevant le moindre bruit et déclenchant l'alerte en cacardant, produisant des sons aussi perçants et puissants que des buccins des légions romaines.

En mai 2005, je devins l'officier supérieur adjoint (OSA) du régiment qui sur ses tablettes, prit en compte les pigeons du colombier militaire, les chiens du chenil, les chevaux détachés à la section équestre de l'École militaire et bien sûr les oies. J'avais bien remarqué qu'à proximité des remparts, les lapins se faisaient de moins en moins nombreux, eux qui habituellement gambadaient dans toutes les directions. Un soir, rentrant de mission, j'avais croisé au niveau de la poterne, côté forteresse, donc sur le domaine militaire, un renard !!! Et c'est à ce moment que commencèrent les soucis, non pas pour moi, mais pour le bestiaire. J'alertais mon chef du service général sur la présence de cet « individu suspect » dans le quartier, ce qui le fit bien rire, ainsi que beaucoup d'autres. Heureusement, l'épouse du colonel venant à la forteresse, avait fait la même rencontre, croisant sur son chemin le renard fouillant dans les poubelles de l'hôtel sous-officiers.

Les oies du Mont-Valérien. DIRISI-IDF. 8e RT.

L'effectif des lapins diminuant, donc la nourriture facile à trouver se faisant rare, maître Goupil s'attaqua au dépôt de munitions et surtout à ses oies, croquant le cou de l'une d'entre elles. Il fallait agir et vite, préserver les survivantes. De plus, l'inspecteur de l'armée de Terre (IAT) ayant inspecté le régiment quelques mois auparavant, il nous avait solennellement sermonné et interdit de détenir des volailles dans une enceinte militaire, déclenchant une tempête de protestations au sein du régiment, mais aussi depuis Bicêtre où se tenait le colonel Boucher, devenu depuis général directeur central des télécommunications.

Que faire de nos oies ? Avec le chef de corps, nous avions bien pensé les confier à la ferme pédagogique du Mont-Valérien située à quelques centaines de mètres de la forteresse, mais à coup sûr, le renard saurait les y retrouver et croquer les survivantes ! Alors, il fallut se résoudre à se séparer d'elles et les expédier sous bonne escorte à la compagnie de transmissions du centre de Favières, en pleine campagne, au milieu des champs, entre la plaine de Beauce et les collines du Perche.

Les oies du Mont-Valérien et leurs gardiens. DIRISI-IDF. 8e RT.

Le chef de corps changeant, mais l'OSA restant, à la suite d'un article sur les mascottes régimentaires, publié dans un exemplaire de TIM 2007, le colonel Bodin décida de rapatrier les oies depuis Favières, d'en attribuer une par compagnie, soit un total de huit et non plus de six, deux compagnies supplémentaires ayant été créées. Il confia donc naturellement à l'OSA le soin d'organiser la cérémonie de baptême des volatiles. Cette décision fit beaucoup rire les capitaines, ces derniers n'y croyant pas jusqu'à ce que leur parvienne une note de service fixant date et heure de la cérémonie et leur donnant l'ordre de désigner un gardeur ou une gardeuse d'oie pour leur compagnie, ainsi qu'un nom ou surnom pour l'animal. Tout se passa bien et dans la bonne humeur et je me souviens du surnom de l'une des oies, celle de la 2e compagnie de Bicêtre, à laquelle le capitaine avait donné le nom de son grand-père : Casimir.

Malheureusement, les oies étant de retour, le renard le fut aussi et avant de quitter le 8e RT pour cause de mutation, je préparais pour mon successeur l'évacuation des survivantes, à nouveau vers Favières. Que sont-elles devenues, onze années plus tard ? Lors d'un récent passage au mont-Valérien, je ne les ai pas revues... peut-être sont-elles toujours à Favières, en espérant qu'elles n'ont pas, au fil des ans, servi à améliorer les repas de Noël… Je tiens à signaler que les lapins gambadant sur l'esplanade des Invalides ne proviennent pas du Mont-Valérien. »

Lieutenant-colonel (R) Jean Giraud

Le pélican : de la Voie Sacrée au 1er régiment du train parachutiste

La Première Guerre mondiale a vu se développer à grande échelle le transport automobile. Le Service automobile va s'illustrer en particulier à Verdun sur la Voie Sacrée où pas moins de 175 sections automobiles ont permis d'acheminer les renforts et les approvisionnements qui ont permis à la place forte de tenir.

Insigne du PC de force de la force logistique. Collection particulière.

L'action du personnel de la Commission régulatrice automobile chargée d'organiser rigoureusement les différents transports et transbordements dans les gares et les dépôts sans que les unités ne se mélangent, était très difficile. Il a rapidement fallu créer un système simple de repérage des véhicules et de leur unité d'appartenance. Initialement hors de toute intervention du commandement, les hommes imaginent de peindre sur leurs véhicules une marque distinctive, qui va très vite s'imposer par rapport au système complexe de numérotation officiel. L'imagination des conducteurs n'avait pas de limite, souvent avec un sens artistique certain. Ainsi, la section de transport de matériel 557 (TM 557) adopte-t-elle comme insigne le pélican. Ce symbole figure aujourd'hui sur plusieurs insignes de formations à caractère logistique, en particulier le 1er régiment du train parachutiste (RTP), unité de soutien de la 11e brigade parachutiste (BP), stationnée à Toulouse. En effet, le pélican est réputé se déchirer les entrailles pour nourrir ses petits.

Insigne du1er RTP. Collection particulière.

Insigne de qualification logistique. Collection particulière.

Mais cet insigne a effectué un parcours inattendu. Un éditeur de musique, qui l'a repéré en 1921 lors de sa visite à une exposition présentant les insignes du service automobile, a l'idée de composer une partition à la gloire des sections automobiles : la « danse du pélican » qui rencontre un vif succès. Cela inspire le créateur d'une nouvelle brasserie lilloise qui choisit ce nom pour sa marque et fait figurer l'insigne du pélican sur ses étiquettes. Sa brasserie cherchant un nom pour une nouvelle bière, la bière étant forte et la mode étant aux bières étrangères, le nom choisi sera la contraction anglicisée de « pélican forte. »

Général de corps d'armée (cr) Pierre Lang

Le bestiaire colonial : les animaux et la symbolique militaire

Insigne de la compagnie saharienne motorisée d'Atar.
Collection particulière.

Marie-Béatrice Alvado-Brette, étudiante à l'École nationale vétérinaire de Maisons-Alfort en 1986, à propos de la symbolique animale dans les insignes militaires de l'armée de Terre, écrit : « *De tous temps, l'animal a influencé l'homme par sa présence et sa psychologie. Depuis toujours, l'homme, en quête de symboles, a puisé dans le réservoir animal. Tour à tour l'animal est devenu symbole religieux, guerrier, politique, sportif et maintenant commercial. De la louve romaine aux aigles impériaux napoléoniens, des mascottes de régiment aux blasons illustres ou méconnus, on le trouve gravé, brodé, frappé sur des écus, des étendards, des monnaies ou … des insignes. Dans l'armée de Terre, nous avons pu constater l'existence d'au moins 15 000 insignes différents dont 9 500 environ, soit à peu près 2 sur 3, comportant un animal parmi les 113 animaux différents recensés* ».

Elle conclut ainsi : « *Cette étude a permis de mettre en évidence les motivations profondes qui ont entraîné la représentation graphique des animaux sur les insignes militaires de l'armée de Terre. L'animal est représenté par un très grand nombre d'espèces qui vont des invertébrés aux mammifères. Tour à tour, il symbolise la force, la puissance, la vélocité, le courage, la vigilance, etc. En prenant un animal pour emblème, le militaire s'attribue les qualités de cet animal, et en particulier ses qualités guerrières. Mais il existe aussi des raisons autres, historiques, géographiques ou humoristiques, qui ont entraîné le choix de tel ou tel animal …* ».

Insigne du 6e régiment de tirailleurs sénégalais.
Collection particulière

Insigne de l'escadron de chars de l'AEF.
Collection particulière.

Cet article examinera les raisons qui ont motivé la présence d'un animal sur les insignes. Cette typologie assez générale peut s'appliquer à toutes les armes et à tous les services, voire aux autres armées. Pour illustrer ces propos, des photos d'insignes sont présentées. Elles sont tirées de la très vaste étude intitulée *Le bestiaire de la Coloniale*. Pourquoi le bestiaire ? Parce que selon le dictionnaire, une des acceptions de ce mot est : « recueil d'images inventoriant des animaux réels ou imaginaires, ou un recueil de poèmes ou de fables les concernant ».

Insigne du 122e Son de munitions d'artillerie du C.A.C.
Collection particulière.

Mais, il ne pouvait être question dans cet article d'évoquer tous les animaux figurant sur les insignes de la Colo. Le parti a été pris de ne pas évoquer les animaux imaginaires et de ne présenter que les animaux réels. Et même pour ceux-ci, une sélection a dû être opérée. Comme tous les choix, celui-ci est contestable. Aussi, les lecteurs intéressés par ce sujet pourront prendre connaissance de la totalité de cette étude, en consultant le site internet de la Fédération nationale des anciens d'outre-mer et anciens combattants des Troupes de marine et plus particulièrement le lien ci-après[1].

Insigne du groupement d'instruction de la brigade parachutiste d'Outre-Mer. Collection particulière.

Pas plus peut-être que l'ensemble des unités de l'armée de Terre, mais pas moins semble-t-il, la Coloniale et les Troupes de Marine ont fait usage d'animaux pour symboliser sur ses insignes une vertu, une ville, un matériel, etc. Sauf erreurs ou omissions, pas moins de 65 animaux réels et 14 animaux imaginaires sont présents dans son bestiaire. S'agissant de la Coloniale, quoi d'étonnant à ce que les animaux les plus représentés soient le lion, le tigre, l'éléphant et le dromadaire ? Pour les animaux imaginaires, l'implication pendant plus de 70 ans de cette arme en Indochine explique que le dragon ait été très « sollicité ». Mais place à l'article lui-même qui s'efforcera de répondre à la question : pourquoi y a-t-il des animaux dans la symbolique militaire et singulièrement sur les insignes que portent les militaires des trois armées ? Un animal est choisi pour figurer sur un insigne pour des raisons qu'il faut décrypter. Dans un premier temps, il est utile d'analyser ces raisons. Puis dans un second temps, chaque animal se verra attribuer des vertus particulières qui lui sont généralement reconnues.

Les raisons du choix motivées par les qualités objectives ou subjectives de l'animal.

Il convient de noter que les qualités prêtées ici à chacun des animaux n'est pas obligatoirement en concordance avec celles que leur attribuent les règles de l'héraldique. Celles-ci faisant souvent référence en matière de symbolique militaire, il ne faut pas les méconnaître mais elles ne peuvent être présentées ici.

L'animal symbolise un mode de déplacement : le dromadaire utilisé comme moyen de locomotion dans le désert, le cheval utilisé pour le combat et pour la traction dans les unités hippomobiles, la chenille symbolisant le mode de combat et de déplacement des unités blindées ou mécanisées. L'animal est adapté au milieu aquatique comme l'hippocampe, le phoque, le requin, le dauphin, le marsouin ou être symbole de la domination comme le lion, roi des animaux, l'aigle, oiseau noble et puissant qui fond du haut du ciel sur sa proie, comme le parachutiste, et l'épervier, comme l'aigle il guette sa proie et évoque l'idée de « chasse ».

L'animal est symbole de puissance et de force. L'éléphant, comme le mammouth et le koudou, est très représenté dans le bestiaire de la Coloniale. Ceci est dû au fait que cet animal est le symbole de la puissance et de la force, mais aussi qu'il est un marqueur géographique de l'unité et qu'en Extrême-Orient il est symbole de paix et de prospérité. L'animal est symbole de force et de courage à l'image du sanglier ou de la panthère noire. Il peut aussi être symbole de vélocité, des animaux capables d'intervention rapide ce qui conditionne la surprise et donc le succès de l'opération comme le faucon et l'aigle, la cigogne, la biche, l'antilope, la gazelle et le sloughi.

Insigne du 10e bataillon d'infanterie de marine. Collection particulière.

Visitez le site " marsouins et bigors "

Insigne du régiment d'artillerie coloniale du Levant. Collection particulière

L'animal est symbole de la noblesse comme le cerf et le cheval ou être symbole de prévoyance comme la fourmi, la cigogne, l'abeille et l'ours mais aussi symbole de vigilance. L'animal marque alors le caractère dangereux de la mission qui nécessite d'être en état d'alerte permanent, attentif à ne pas se faire repérer. Ceci est tout particulièrement vrai pour les unités de commandos avec le tigre, la panthère et le cobra.

L'animal est symbole de ténacité dans une mission parfois ingrate comme l'abeille et la fourmi. Mais aussi le buffle qui « symbolise l'effort puissant, contenu, soutenu et régulier, dans un travail ingrat, même avec de mauvais appuis » selon la demande du commandant de la base Militaire d'Haïphong. Le zébu : « *la Compagnie de garnison a pris comme symbole le zébu, au travail patient, silencieux et effectif* » selon la demande du commandant de la compagnie de garnison de Tananarive.

L'animal est symbole de propreté comme le raton laveur de la 601e batterie mobile de détection et de décontamination ou le racoon (appelé aussi raton laveur de Guadeloupe). L'animal est un symbole de la logistique comme le pélican du parc d'artillerie divisionnaire n° 72 (unité relevant de la 2e division d'infanterie coloniale).

Insigne du régiment du SMA de Guadeloupe. Collection particulière.

Les raisons du choix ne reposant pas sur les qualités de l'animal

Insigne du 3e bataillon de chasseurs laotiens. Collection particulière.

Quatre types de raisons peuvent être caractérisées : géographique, analogique entre l'animal et un matériel, graphique lors de la représentation d'une fonction de l'unité et évocatrice d'un fait d'armes particulier. L'animal est symbole d'un pays comme le coq est le symbole national français. Cet animal désigne le combat et la victoire car il est, de tous les oiseaux, le plus courageux, préférant mourir que de céder à son ennemi. L'éléphant symbolise le pays d'origine. C'est en particulier vrai, par exemple, pour le 3e régiment de tirailleurs sénégalais (RTS) car la majorité des tirailleurs provenaient de Guinée où cet animal est considéré comme le roi des animaux et fait l'objet de vénération mais aussi de crainte. L'éléphant tricéphale est le symbole du Laos. On le trouve sur pratiquement tous les insignes des forces laotiennes et des bataillons de chasseurs laotiens. Le zébu, les lémuriens ou le crocodile de Madagascar, le koudou du Tchad, le bélier, l'hirondelle des troupes stationnées au Maroc sont typiques de cette catégorie.

Certains animaux sont typiques d'une région donnée soit qu'ils figurent sur le blason de la région, soit qu'ils appartiennent à une espèce représentative de celle-ci. Sans exhaustivité, on peut citer : le dauphin pour le Dauphiné, le lion des armes des Flandres, le loup de la Lozère ou bête du Gévaudan, l'ours des Pyrénées, l'écureuil des Landes, le sanglier des Ardennes, l'hermine de Bretagne, le damalisque du Soudan, le racoon qui n'existe qu'en Guadeloupe et le cagou de Nouvelle Calédonie (bataillon de commandement et des services 7).

Insigne du 242e RAC. Collection particulière.

Insigne de la CAIMA. Collection particulière.

Certains animaux sont porteurs du symbole d'une ville comme le lion des armes de Lyon (où le 6e RIC tint garnison), l'ours de Berlin, la salamandre figurant sur les armoiries du Havre, le Graouly de Metz, le crocodile de Nîmes (du 242e régiment d'artillerie coloniale qui y fut mis sur pied en 1939). Mais l'animal peut également évoquer un matériel : l'alligator qui est l'appellation du char amphibie LVT4 équipant l'escadron amphibie des troupes de marine, le crabe qui est également l'appellation d'un matériel amphibie, la gazelle, le puma et le tigre qui sont des appellations d'hélicoptères.

L'animal est lié à un fait d'armes. Le crocodile évoque un combat mené en 1941 à Madagascar par une unité fidèle au gouvernement de Vichy au cours duquel l'ennemi, en l'occurrence des troupes sud-africaines, fut empêché de franchir la Rivière des Crocodiles au sud de la baie de Diégo-Suarez. Les oies du Capitole (si elles figuraient sur un insigne) entreraient dans cette catégorie. L'animal est porteur d'humour comme l'hippocampe 1er modèle choisi pour le 41e RAC en raison de la proximité « Hippocampe / Hippomobile ».

L'animal est porteur d'une évocation phonétique. Le caïman a été choisi pour l'insigne de la compagnie autonome d'infanterie de marine qui se prononce « caïma ». C'est donc en raison de l'onomatopée que cet animal a été retenu. La vision de face de sa gueule grande ouverte constitue une autre originalité ! L'animal peut illustrer les traditions de la formation. Le marsouin est l'appellation de tradition des fantassins coloniaux. Cette appellation provient du fait que ceux-ci étaient embarqués sur les bateaux de la Marine mais n'avaient pas de fonction à bord. Les marins les comparèrent aux marsouins qui accompagnaient les bateaux.

Le bigorneau a été choisi pour l'insigne du 4e régiment d'artillerie coloniale car « bigor » est le surnom des artilleurs coloniaux dont les batteries côtières étaient accrochées aux rochers comme ce mollusque.

Depuis la nuit des temps, l'homme a prêté aux animaux des caractéristiques soit humaines, soit divines. Dans la conscience collective, voire dans son inconscient, chaque animal, qu'il soit réel ou imaginaire, est porteur d'une « réputation ». On lui prête des qualités ou des défauts, des vertus ou des vices, il est porteur de bienfaits ou de maléfices. Le motif qui a poussé les concepteurs de chaque insigne à choisir tel ou tel animal n'est pas toujours connu avec certitude. Il est parfois supposé et il est plus que probable qu'il y ait eu à chaque fois plusieurs « bonnes raisons ». La plupart du temps, comme le souligne l'auteure de la thèse qui a été à l'origine de cette étude, les personnels de l'unité militaires se sont « *emparés* » des vertus de l'animal représenté.

Insigne du bataillon de commandement et des Services n° 7. Collection particulière.

Insigne du 4e RAC. Collection particulière.

Major (R) Luc Binet

« *Bien faire, laisser braire* », les mulets de l'armée française[2]

Insigne du 86e bataillon de chasseurs alpins. Collection particulière.

En 1975, les mulets disparaissaient définitivement des effectifs de l'armée française. Ces animaux réputés pour leur robustesse avaient rendu d'inestimables services aux troupes françaises durant plus d'un siècle. Ils participent aux campagnes de colonisation, aux deux guerres mondiales puis à la décolonisation et connaissent leur dernière utilisation opérationnelle durant la guerre d'Algérie. Ils ont constitué, sur des terrains difficiles, une part importante du transport logistique, permis l'évacuation d'innombrables blessés et même servi de monture pour l'infanterie. Les unités dotées de ces animaux leur firent une part belle sur leurs insignes de tradition ou au travers de leur devise et l'humour y fut souvent présent.

Mais tout d'abord qu'est-ce qu'un mulet ? Ces animaux sont issus du croisement d'un étalon et d'une ânesse. Lorsque l'on croise une jument et un âne l'on obtient alors un bardeau. Les bardeaux et les mulets ont les qualités et les défauts des deux races dont ils sont issus. Les animaux sont dits obstinés mais leur sobriété, leur vigueur, leur aptitude à supporter les fortes chaleurs, la faim et la fatigue et leur pied sûr en font des animaux précieux dans les pays chauds et montagneux. Comme dans la plupart des cas de croisements entre espèces, ces animaux sont stériles, il est donc nécessaire pour renouveler les effectifs de disposer d'élevages importants. L'industrie mulassière sera très développée en Afrique du Nord mais également dans quelques départements français tels que les Deux-Sèvres, la Vienne, la Charente et la Vendée.

Deux mulets et leurs conducteurs au 94e régiment d'artillerie de montagne en 1938. Collection de l'auteur.

Insigne du 93e régiment d'artillerie de montagne. Collection particulière.

Les premières utilisations des mulets et bardeaux dans les armées françaises sont peu connues. La conquête de l'Algérie, puis la campagne du Mexique vont façonner leur rôle au sein de nos unités. Les mulets y sont utilisés tant pour le transport du ravitaillement et des équipements qu'au profit de petites unités d'infanterie montée. Ces compagnies montées sont fréquentes à la Légion étrangère et le 2e régiment étranger d'infanterie (2e REI) en a perpétué le souvenir au travers de son insigne régimentaire qui porte un fer de mulet. De nombreux autres insignes de la Légion font également référence à la période des compagnies montées notamment dans les unités élémentaires (il en va ainsi au 1er REI, au 3e REI et au 4e régiment étranger). La symbolique se traduit alors soit par la représentation du mulet soit d'un fer à mulet.

Insigne du groupe sanitaire divisionnaire 31. Collection particulière.

[2] Article déjà publié dans la Revue historique des armées (RHA) n°278 du 1er trimestre 2015.

Insigne de la 179-18e compagnie muletière.
Collection particulière.

Lors de la création des troupes alpines en Europe entre 1870 et 1890, le mulet s'impose naturellement pour armer le train régimentaire des bataillons de chasseurs alpins nouvellement mis sur pied. Les chasseurs ont eu l'occasion de se familiariser avec l'animal lors de la conquête de l'Afrique du Nord. Chaque compagnie est donc dotée d'un échelon de 7 mulets. Étonnamment, l'animal ne laissera pourtant que peu de traces dans les insignes de chasseurs alpins. En effet, le 86e bataillon est le seul à utiliser le mulet comme figure symbolique pour son insigne qui existe en deux versions : émaillé et non émaillé. À noter que le mulet est ici équipé de son bât de charge.

Dans le cadre du développement des troupes de montagne, des pièces d'artillerie sont spécialement développées et sont conçues pour être transportables à dos de mulets en plusieurs fardeaux ou pour les plus lourdes, tractées par des mulets. Le canon de 65 est ainsi fréquemment présenté, le tube en position de transport sur le dos d'un mulet. Les unités d'artillerie de montagne ou de l'armée d'Afrique dotées d'un groupe de montagne se montrent plus « reconnaissantes » envers l'animal en lui donnant une part importante dans leur symbolique régimentaire. Ces insignes de l'artillerie sont par ailleurs souvent très réussis tant visuellement que du point de vue de la réalisation à l'exemple de ceux des 56e, 93e, II/96e, 385e régiments d'artillerie et du 2e groupe du régiment d'artillerie colonial du Levant qui associent avec bonheur le mulet, le canon et un paysage de montagne. De nos jours, la 3e batterie du 93e régiment d'artillerie perpétue aujourd'hui le souvenir des mulets au travers de son insigne fortement inspiré de l'ancien insigne régimentaire.

Portrait d'un chasseur de la 5e armée en compagnie de sa mule lors d'un ravitaillement. Le chasseur semble appartenir au 18e chasseurs, impossible de savoir si il s'agit d'une unité de chasseurs alpins ou à pied. Mars-avril 1940.
Alsace, photographe inconn. ECPAD.

Dès la Première Guerre mondiale, le train met sur pied des compagnies muletières autonomes chargées du ravitaillement dans les Vosges et sur le front d'Orient. Le train fera également venir en métropole des ânes d'Afrique du Nord de petite taille afin de pouvoir circuler dans les tranchées à l'abri des coups. Nous avons retrouvé l'insigne de l'une de ces compagnies d'ânes au travers d'un article extrait du bulletin des armées de la République. Les compagnies muletières créées par la suite, se dotent à leur tour d'insignes qui compte-tenu de leur spécialité, utilisent le mulet au travail équipé de son bât. Ces compagnies se choisissent également des devises en phase avec leur coeur de métier telles que : « *bien faire laisser braire* », « *la 157e passe partout* », « *moins qu'un cheval, plus qu'un âne* », ou encore reprenant la devise de Nicolas Fouquet « *Quo non ascendam* ».

Insigne de la 142e compagnie muletière.
Collection particulière.

Insigne de la 555e compagnie muletière.
Collection particulière.

Pendant la campagne de Tunisie, une compagnie muletière de tirailleurs du secteur de Maktar monte en ligne. Mars 1943. Photographe inconnu. SCA – ECPAD.

Quelques unités du service de santé affectées à des divisions alpines ou les compagnies muletières de ramassage sanitaire furent également dotées de ces animaux. Ceux-ci servent alors au transport du matériel sanitaire ou à l'évacuation des blessés au moyen de civières pliantes ou de cacolets (sièges métalliques) fixés au bât. Réputés de caractère difficile (il faut plusieurs mois pour éduquer un mulet contre quelques semaines pour un cheval), la symbolique militaire n'a pas manqué de souligner cette caractéristique du mulet et des expressions de la langue française qui en découlent. Ainsi l'insigne du groupement sanitaire divisionnaire 86 (1940) ou de la 30e division d'infanterie (1956) illustrent le coup de pied de la mule. Tandis que la 15e compagnie muletière a manifestement choisit d'illustrer l'expression « tourner en bourrique » comme semble nous le montrer ce muletier penaud et sa mule hilare.

Insigne de la 15e compagnie muletière. Collection particulière.

Insigne de la 30e division d'infanterie. Collection particulière.

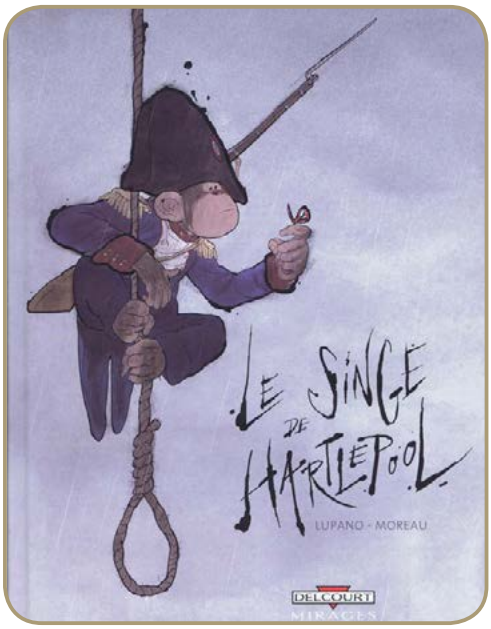
Insigne du groupe vétérinaire 541 de Tarbes. Collection particulière.

Insigne du 96e régiment d'artillerie de montagne. Collection particulière.

Le groupe vétérinaire 541 de Tarbes sera la dernière unité non seulement à être dotée de mulets opérationnels mais aussi à le faire figurer sur son insigne. Celui-ci rappelle les campagnes de la Libération et les souffrances partagées des hommes et de leurs fidèles bêtes de somme. Pourtant jusqu'en 2014, l'armée française compta encore dans ses rangs un unique mulet. En effet, « Bistouille » une mule retraitée des troupes de montagne allemandes était la mascotte du 110e régiment d'infanterie aujourd'hui dissous.

Capitaine Éva Renucci

Le singe de Hartlepool



« Old » Hartlepool est une petite bourgade de pêcheurs sur la côte nord-est de l'Angleterre. Grâce à son port naturel, ce site sert également de lieu de recrutement et de base navale pour de nombreuses expéditions militaires menées contre l'Écosse, ce qui lui vaudra d'être fortifié au XIII^{e} siècle, malgré un grand déclin économique pendant la période moderne. En 1795, des emplacements pour des canons ainsi que des défenses sont mis en place pour éviter toute velléité d'invasion française. Une légende locale veut qu'un hiver, sur cette côte inhospitalière, au cours des guerres napoléoniennes, un navire français ait chaviré et fait naufrage au large du port, sur une bande côtière caillouteuse. Le seul « survivant » connu aurait été un singe, habillé dans un semblant d'uniforme militaire. Dans la version de la bande dessinée, le singe est vêtu d'un uniforme de fantassin et d'un bicorne semblable à celui de Napoléon Bonaparte. Les habitants, n'ayant jamais vu un Français auparavant, encore moins un singe apparemment, l'auraient pris pour un espion.

D'après le folklore local (essentiellement des chansons et des illustrations), n'obtenant rien de probant lors de leurs tentatives d'interrogatoire, la population locale décide de le torturer en le plaçant sur une grille en fer brûlante. Cela a pour effet d'arracher des cris au supplicié mais dans une langue incompréhensible. Ils en concluent que c'est du français. Quelqu'un s'approche trop près, ce qui rend l'animal agressif. Ce dernier se jette sur l'individu et lui mord le nez. Les habitants finissent par le juger et le condamnent à mort. Un échafaudage de fortune où le mât d'un bateau sert de potence et la pauvre bête est pendue. C'est au cours d'une discussion sur l'antagonisme franco-anglais que l'auteur de bandes dessinées Wilfrid Lupano prend connaissance de cette légende originale. Les recherches historiques menées par l'auteur de l'ouvrage sur la légende laissent suffisamment de place aux interprétations ; à la manière d'un Dumas, il se saisit donc de cette base pour reconstruire le mythe tout en mettant en avant un thème récurrent dans son oeuvre : la cruauté et la bêtise humaines.

Extrait de la page 24 ©Delcourt.

Le récit n'est pas sans rappeler les procès d'animaux dont, en 1386, celui, tristement célèbre de Falaise en Normandie. Une truie revêtue d'habits humains est pendue à un échafaud pour avoir censément blessé puis tenté de dévorer un enfant. Le phénomène des procès d'animaux, décrypté par les historiens Michel Pastoureau et Jean Vartier, ne cesse que tardivement, en 1962.

Pour certains historiens, la croyance de la mise à mort « d'un singe » aurait cependant une origine encore plus sinistre. Il s'agirait de la simplification du terme « powder–monkey » qui désigne les jeunes garçons ou mousses en charge de la poudre à canon qui servaient à cette époque à bord des navires de guerre.

Sir Cuthbert Sharp (1781–1849), ancien militaire et un temps maire de Hartlepool (en 1816) après s'y être installé, nous livre une vision peu flatteuse de la population locale dans un ouvrage paru en 1816, *The History of Hartlepool. D'après lui, la population locale « était principalement constituée par des pêcheurs, une espèce résistante dont la majorité n'avait pas reçu les premiers rudiments d'éducation. […] leur mode de vie et de pensée se caractérisent par une austérité et une indépendance inflexible. Peu d'entre eux ont voyagé au-delà des ports voisins et leur connaissance du monde s'en trouve subséquemment extrêmement restreint. Toutefois, leur sens de l'observation trahit fréquemment une grande capacité de pensée et de compréhension […] beaucoup de rites anciens et de coutumes ont été préservées alors qu'ailleurs elles tombent en désuétude ou ont disparu. […] Un corps de volontaires sous le commandement de l'Écuyer Charles Spearman, a été créé en réaction aux risques d'invasion lors de la dernière guerre ».*

Extrait de la page 40. ©Delcourt.

Deux conditions semblent donc réunies pour rendre plausible le drame décrit : le caractère arriéré des habitants du cru et la crainte d'un débarquement français. C'est que Napoléon savait que la côte britannique n'était pas imperméable et a longtemps cru réalisable un débarquement avant de tenter de l'affaiblir économiquement (blocus continental) à défaut de pouvoir mettre son plan à exécution. « *Si je peux être maître de la Manche pendant 6 heures, je serai maître du monde* » clame-t-il. Napoléon s'ingénie à faire usage de la propagande pour maintenir la pression même après Trafalgar et ne manque pas de rappeler à ses ennemis des tentatives plus ou moins récentes d'invasions.

Extraits des pages 37 à 38. ©Delcourt.

Les Britanniques ont plus particulièrement à l'esprit l'expédition avortée du général Hoche en 1797 qui s'appuie en partie sur la Légion Noire du colonel irlando-américain William Tate ou encore l'année suivante, toujours à partir de l'Irlande, le petit millier d'hommes aux ordres du général Humbert qui met en déroute 6 000 soldats à Castlebar avant d'être défaits.

Extraits des pages 37 à 38. ©Delcourt.

Or, pour souder la population, loin de démentir les projets les plus irréalistes, on s'appuie dessus et on exagère le danger, notamment au travers de la presse, beaucoup plus développée qu'en France à cette époque. Les travaux de l'historienne Jenny Uglow montrent que la majorité des ports et des villes ouvrières, même les plus petites, avaient leurs cabinets de lecture, parfois même avec une pièce pour la presse anglaise et une autre pour les journaux étrangers. Les aléas de la guerre et les combats politiques étaient également relatés sous forme de chansons, de ballades, de pièces et de processions qui attiraient foule pour voir les dernières satires lorsque les colporteurs ne se faisaient pas l'écho de nombreuses caricatures. Dans les tavernes, on lit à haute voix les nouvelles afin de permettre aux illettrés de suivre l'actualité. On peut donc raisonnablement penser que les habitants de Hartlepool recevaient au moins de manière parcellaire des nouvelles de la guerre et se passionnaient en particulier pour les articles se raillant des ennemis héréditaires français. Auraient-ils alors pu manquer de recul pour ne pas prendre toute les informations et la propagande au premier degré ?

Le propre de la propagande et des caricatures en temps de guerre consiste bien entendu à ridiculiser ses adversaires et à grossir leurs défauts. Par ailleurs, le recours à des animaux pour mettre en avant les qualités et surtout les défauts dans la littérature ou en dessin, n'est pas nouveau. Il n'y a qu'à penser au grec Ésope dans l'antiquité ou plus près de cette époque, La Fontaine et ses fables. L'Angleterre est par exemple souvent personnifiée dans les journaux anglais par un personnage dénommé « John Bull » ou par un taureau (jeu avec le mot « bull »). En ce qui concerne les Français et au premier chef, Napoléon, l'étude des représentations zoomorphes au travers de l'ouvrage *Napoléon en images, estampes anglaises (portraits et caricatures) avec 130 reproductions d'après originaux* (John Grand-Carteret, Firmin-Didot et Cie, 1895) atteste de l'usage du singe. Peut-on alors imaginer que les habitants d'Hartlepool auraient été particulièrement marqués par une description animale ou peu flatteuse de Napoléon ou par extension, des Français et qu'ils l'auraient prise à la lettre ?

Extraits des pages 37 à 38 ©Delcourt.

L'album de Wilfrid Lupano se termine sur une page expliquant fort opportunément qu'aujourd'hui encore, le singe d'Hartlepool fait toujours partie intégrante de la vie de cette ville. Outre la reconstitution régulière de la pendaison du singe, des sirènes bricolées à partir de corps de singes appartenaient au folklore local jusque dans les années 1860. Les constructeurs navals de la ville auraient également été surnommés les « *Aquatic Monkeys* » soit les singes marins. Par ailleurs, l'équipe de rugby locale fait toujours allusion à cet épisode en ayant adopté une mascotte surnommée très subtilement « H'Angus the Monkey » (H'angus est un jeu de mot avec le prénom Angus et la formule « *hang us* », littéralement pendez-nous). Et en 2002, un homme politique n'a pas hésité à faire preuve d'autodérision pour se faire élire : vêtu d'un costume de singe, son programme consistait à offrir des bananes gratuites à tous les écoliers.

Sylvie Picolet (Musée de l'Armée)

Brave comme un barbet !

Reproduction-gravure de la toile peinte par Horace Vernet.DR.

Horace Vernet (1789-1863) présente cette toile, peinte en 1819 pour le duc de Berry, au Salon de Paris. L'œuvre devient vite célèbre et est largement diffusée par la gravure. Elle est commentée par Auguste-Hilarion de Kératry (1769-1859) dans l'*Annuaire de l'École française de peinture*, ou *Lettres sur le Salon de 1819*. Il écrit : « *Le Petit Tambour occupé à panser le barbet, que tient un jeune musicien, est d'une naïveté charmante. Les soins donnés à un pauvre animal au milieu d'une action très chaude, tandis qu'un officier dans l'attitude simple et naturel d'un brave, commande un feu de peloton ; le cadavre dont on n'aperçoit que les jambes, près d'une batterie démontée : tout cela est vrai ; tout cela fait réfléchir. Le proverbe,* Mieux vaut un chien vivant qu'un empereur mort, *se présente, peut-être même trop naturellement à la pensée. On voit aussi, avec plaisir, dans l'occupation des deux jeunes soldats, que le métier de la guerre n'a pas éteint leur sensibilité native, et l'on reconnait en eux ce courage qui se transformant en habitude, leur permet de se livrer à des soins innocents au milieu des horreurs d'un combat. Nous eussions souhaité quelque chose de plus achevé dans les traits du tambour. Cependant, nous nous plaisons à le redire : le sentiment y est ! Quant au barbet, nous remarquons qu'il y a plusieurs exemples de chiens qui ont fait des charges de plus de deux heures avec leur maître. Monsieur Horace Vernet n'a donc été en cela, qu'historien véridique.* »

Le peintre forme un triangle avec les corps des deux soldats et place le chien au centre. Cette composition se détache sur une épaisse fumée évoquant l'action et le danger de la guerre. Les poils hirsutes blancs et roux du barbet contrastent avec les uniformes sombres. L'animal est blessé sur le sommet du crâne. La tête baissée, il lèche une autre blessure sur sa patte gauche. Un jeune tambour, le seul à ne pas avoir de moustache, est à genoux, l'avant-train du chien reposant sur ses cuisses. Il a affectueusement placé sa main droite sur son encolure. Le bras gauche appuyé sur son tambour, il verse un liquide de son bidon sur un morceau de tissu. Il peut s'agir d'eau ou d'alcool pour désinfecter la blessure. Un deuxième soldat tient le chien par les pattes et le protège de son corps. De son sac dépasse un cor de chasse.

Un même barbet figure sur une autre toile d'Horace Vernet également présentée au Salon de 1819, *Le trompettiste blessé*. Le cheval s'incline, comme horrifié, de voir son maître allongé et inerte, alors que le chien, également tendu, lui lèche le visage. Les deux œuvres présentent les mêmes dimensions et ont sans doute été prévues par l'artiste pour illustrer ce lien fort qui existe entre les combattants et leurs animaux.

Horace Vernet, autoportrait (1835).Saint-Pétersbourg. Musée de l'Ermitage. Domaine public.